rdt @ etelaat.ir

Revue de Téhéran

PREMIER MENSUEL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 6 ORDIBEHESHT 1385 Ie ANNEE
PRIX 500 TOMANS
MAI 2006

IRAN PARADIS DES DOCUMENTARISTES

L'AVENTURE DU CINEMA IRANIEN

FRANCE 2006 PRINTEMPS ESTUDIANTIN



BRANKO ET LES MEDIAS

CHRONIQUE D'UNE MORT ANNONCEE



LES SEPT MERVEIlLES DE L'ÎLE DE QECHM



Ali Akbar SAN'ATI, ***Le prisonnier enchaîné (détail)*****, 1945**

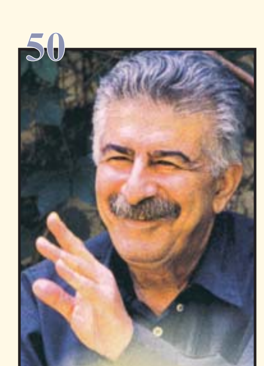
Revue de Téhéran

Premier mensuel iranien en langue française
N°6 ordibehesht 1385 - mai 2006
Première année
Prix 500 Tomans











Sommaire



Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Directeur & Rédacteur en chef
Mohammad-Javad MOHAMMADI

Directeur adjoint
Rouhollah Hosseini

Editeur en chef
Esfandiar Esfandi

Correction
Béatrice Trehard

Graphisme
Naz Maryam Malek

Mise en page
Monireh Borhani

Photographe
Massoud Ghardashpour

Adresse: Etelaat,
Ave. Nafte Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran
Code Postal:1549951199
Tél: 29993615
Fax: 22223404
E-mail: rdt@etelaat.ir

Imprimé par Iran-Tchap

Couverture: Photo du documentaire *Mystères mégalithiques* par Soraya DERAMBAKHSH

NOTE DU MOIS

Des trois composantes de la devise nationale iranienne *indépendance*, *liberté* et *République islamique*, c'est actuellement la première qui demeure sans conteste, compte tenu du saut technologique accompli, celle la plus appréciée par les citoyens iraniens. "La bonne nouvelle" promise tout récemment par le président de la République, M. Ahmadinejad, est enfin arrivée. Elle n'a pas manqué de susciter des sentiments de joie et de fierté au sein de la population. L'annonce du succès iranien dans la maîtrise du cycle de combustion nucléaire, et son entrée dans le club fermé des 8 pays détenteurs de ladite technologie, a également reçu l'accueil favorable de tous les partis politiques iraniens. La revendication du droit légitime de notre pays au nucléaire pacifique, en vertu du Traité de non-prolifération (TNP), a de cette manière dépassé ouvertement le cadre restreint d'une politique gouvernementale. Les écarts d'appréciation s'étant réduits, cette revendication constitue aujourd'hui la position commune de toute une société qui refuse de confier aux grandes puissances le soin de décider pour elle de son avenir. Le fait que les réserves d'énergies fossiles sont épuisables ne laisse aucun doute sur l'enjeu que représente, à moyen terme et à long terme, le nucléaire civil. Dans ces conditions, quand un pays, grâce à l'effort soutenu de ses scientifiques, et malgré les obstacles extérieurs, parvient à accéder à cette intarissable source d'énergie, il est peu probable que ledit pays songe à renoncer aux résultats obtenus, sous le vain prétexte d'une prétendue "inquiétude mondiale". Si l'on considère que notre monde n'est pas régi par l'arbitraire d'une fumeuse loi de la jungle, il est normal aussi de reconnaître que toute proposition doit, dans ces conditions, présenter des éléments rationnels d'évaluation et de comparaison. Pour être objectif, la proposition doit être par ailleurs soutenue par un argumentaire solide basé non pas sur des accusations, mais sur des faits et des preuves tangibles. Or l'Iran, fidèle au TNP, a toujours mené ses activités en toute transparence, sous contrôle permanent de l'Agence de l'énergie atomique ; du jamais vu dans les annales de l'AIEA qui procède en Iran à des inspections méticuleuses des sites énergétiques civiles, tout en fermant les yeux sur les arsenaux nucléaires de certains pays. Et cette même Agence a toujours rapporté qu'aucune déviation de nature militaire n'avait jusqu'alors été constatée. Nous avons donc bien des raisons de penser que la campagne actuelle à l'encontre de notre pays, pour qui le souci de son avenir n'a jamais exclu le sens de la responsabilité, constitue un danger pour les intérêts politiques et économiques de quelques Etats particuliers, plutôt qu'"une menace pour la paix dans le monde".

Mohammad-Javad MOHAMMADI

Exercices militaires

Au cours du mois dernier Téhéran a mené d'importantes manœuvres aériennes et navales, baptisés "Grand Prophète", dans la région du Golfe Persique et du détroit d'Ormuz, artère stratégique par laquelle transite le tiers des exportations mondiales de pétrole. Ces exercices militaires se sont étalées sur une semaine entière (31 mars-6 avril) et on mobilisé 17 mille soldats et une flotte de plusieurs navires de guerre. Ces manœuvres ont avant tout fourni à l'Iran l'occasion de tester ses nouveaux armements et de révéler les capacités défensives de son arsenal. Selon le contre-amiral Mohammad Ibrahim Dehghani, porte-parole des



iraniens dans le Golfe Persique

opérations, l'objectif, qui certes a permis d'adresser un message clair aux Etats-Unis sur les conséquences d'un éventuel conflit avec l'Iran, était avant tout d' "envoyer un message de paix et d'amitié aux pays de la région."

Le chef de la diplomatie saoudienne a par ailleurs affirmé que les manoeuvres militaires iraniennes ne représentaient pas une menace pour les pays voisins de l'Iran dans le Golfe Persique. Ce dernier a annoncé vouloir se rendre prochainement à Téhéran. "Ce n'est pas la première fois que les Iraniens se livrent à des manoeuvres navales, et je ne crois pas que celles-ci puissent constituer un danger pour aucun de ses voisins", a déclaré le prince Saud al-Fayçal aux journalistes. Du coté américain, le Pentagone qui a d'abord jugé "exagérées" les affirmations de l'Iran concernant ses missiles, a néanmoins exprimé ses préoccupations quant aux capacités militaires de l'Iran qui détiendrait, selon Bryan Whitman son porte-parole, "le plus grand stock de missiles balistiques du Moyen-Orient."

L'armée iranienne qui possède déjà des missiles Shahab-3 d'une portée d'au moins 2000 kilomètres, a procédé cette fois à l'essai d'un missile perfectionné du même type, baptisé Fajr-3, "indétectable par les radars, doté de capacités furtives et de têtes multiples". L'Iran a d'autre part révélé avoir essayé avec succès le lancement du missile sous-marin Hoot, qualifié de "plus rapide du genre dans le monde" étant donné sa vitesse de 360 kilomètres à l'heure. Elle est en effet équivalente à celle du VA-111 Shkval russe, mis au point en 1995, qu'on estime être le plus rapide à ce jour. Propulsé par un moteur de fusée à carburant solide, qui lui procure une vitesse allant jusqu'à 100 mètres seconde, cet engin redoutable contre des navires de guerre, lancée elle-même depuis un navire, est "capable de détruire tout bâtiment à la surface ou dans l'eau à n'importe quelle profondeur", a affirmé le contre-amiral Dehghani en la qualifiant "d'arme navale la plus dangereuse". De la classe sol-mer, le missile à portée intermédiaire Kowsar, équipé d'un système de contrôle et de recherche à distance, "qui a la capacité de combattre les contre-mesures électroniques et qui ne peut être dévié de sa trajectoire par aucun instrument" a été lancé mardi avec succès. Cela peu après le test réussi d'un hydravion, appareil ultra-moderne de petite taille avec un pilote et une hélice, survolant les flots à très basse altitude. Les forces maritimes du corps des Gardiens de la Révolution ont par ailleurs testé le missile air-mer et air-sol Nour, à une portée de 200 km, "pouvant être tiré par des hélicoptères et des avions de combat, et capable d'échapper aux missiles anti-missile" selon l'amiral Fadavi qui a estimé que son adaptation à un hélicoptère permettait de "l'amener ainsi au plus près des forces ennemies avant de le lancer".

Cependant les autorités militaires ont toujours mis l'accent sur la politique pacifique et défensive de l'armée iranienne, qui, depuis sa formation, il y a près d'un siècle, n'a jamais agressé aucun autre pays.



l'Iran au club nucléaire

"L'Iran est entré dans le club des pays qui possèdent la technologie nucléaire". Cette nouvelle a été annoncée et saluée, mardi 11 avril, par le président de la République, Mahmoud Ahmadinejad, lors d'une allocution télévisée dans la ville sainte de Mashhad, en présence d'un certain nombre de responsables politiques et militaires. "A cette instant historique, avec la bénédiction de Dieu tout-puissant et en saluant les efforts de nos scientifiques, je déclare que le cycle de combustible nucléaire (...) a été réalisé, que de jeunes scientifiques ont produit l'uranium enrichi au taux nécessaire pour approvisionner des centrales nucléaires électriques", a souligné Mahmoud Ahmadinejad. "Je déclare solennellement que l'Iran a rejoint le club des pays nucléaires", a-t-il dit, en ajoutant que Téhéran était bien décidé à passer au stade de l'enrichissement de l'uranium à échelle industrielle. Il a par ailleurs affirmé que l'Iran voulait mener son programme nucléaire sous la supervision de l'AIEA et dans le respect des droits prévus par le Traité de non-prolifération nucléaire (TNP). Réaffirmant que le programme iranien, "purement pacifique", ne visait pas à produire des armes de destruction massive, Ahmadinejad a insisté sur le droit de l'Iran à accéder à la maîtrise totale du cycle du combustible nucléaire et conseillé aux Occidentaux de respecter ce droit sans s'acharner, a-t-il dit, "à entretenir une haine éternelle entre nous". Selon lui, la maîtrise de la technologie nucléaire "était une volonté nationale" et il a conseillé aux autres pays de "reconnaître et respecter le droit de l'Iran".

S'exprimant avant lui, le directeur de l'Organisation iranienne de l'énergie atomique venait tout juste d'annoncer le démarrage récent de la production d'uranium enrichi à 3,5% dans les 164 "centrifugeuses en cascade" du site de Natanz, dans le centre du pays. Une cascade de centrifugeuses est un assemblage de machines permettant l'enrichissement de l'uranium, à un degré de concentration qui dépend directement de sa durée de fonctionnement et du nombre de centrifugeuses utilisées. A 3,5 %, l'uranium est considéré comme faiblement enrichi, et ce niveau ne suffise que pour produire du combustible. "Le 9 avril, nous avons réussi à enrichir de l'uranium à 3,5%. Cela pave la voie (...) pour l'enrichissement à échelle industrielle. Nous espérons créer, d'ici la fin de l'année, un ensemble de 3.000 centrifugeuses", a-t-il dit en indiquant que l'Iran était "déterminé à construire un réacteur de recherche à eau lourde de 40 mégawatts, qui devrait entrer en fonction d'ici trois ans".

Par ailleurs, l'Iran a opposé une fin de non-recevoir à la demande exprimée à Téhéran, jeudi 13 avril, par le chef de l'Agence internationale de l'énergie atomique Mohamed ElBaradei, de suspendre son enrichissement d'uranium. "Du moment que nous coopérons de manière constructive avec l'Agence, que M. ElBaradei est présent, et que les inspecteurs et les caméras de l'Agence sont en Iran, de telles propositions ne faciliteront pas le règlement du problème", a dit le chef des négociateurs de ce programme, Ali Larijani. Cependant, au terme de sa visite, ElBaradei a fait état d'une "discussion constructive" entre l'Iran et l'AIEA qui ont en effet convenu de "poursuivre un dialogue intensif dans les semaines à venir afin de pouvoir avancer sur cette épineuse question."



Volte-face de l'arménien sur l'accord relatif au gazoduc Arménie-Iran

"L'Arménie vient de céder son gazoduc Arménie-Iran au géant russe Gazprom" a rapporté la Nouvelle d'Arménie.

Le gouvernement arménien et le groupe russe Gazprom ont signé un accord qui donnera à terme au géant gazier le contrôle sur la société arménienne de distribution de gaz et le futur gazoduc Arménie-Iran, en échange d'un gel du prix du gaz pour Erevan jusqu'en 2009.

L'Arménie, petit pays enclavé de Transcaucasie, soumis à un blocus de la part de ses voisins (Turquie et Azerbaïdjan), dépend à 100 % de la Russie pour le gaz qu'elle consomme. Livré jusque-là à un prix inférieur à celui du marché (56 dollars pour 1 000 mètres cubes) "l'or bleu" lui est désormais facturé au prix double (110 dollars), jusqu'en 2009.

"Gazprom et le gouvernement arménien ont signé un accord sur 25 ans qui fixe les principes de la coopération dans les projets énergétiques en Arménie", a annoncé Gazprom dans un communiqué publié jeudi 6 avril 2006.

Cet accord prévoit que ArmRosGazprom, la société de distribution de gaz arménienne au sein de laquelle Gazprom devrait devenir à terme actionnaire majoritaire, acquiert auprès du gouvernement arménien une portion de 40 km d'un gazoduc en construction entre l'Arménie et l'Iran et qui devait initialement assurer une plus grande indépendance énergétique à ce pays du Caucase.

L'accord signé a été vivement critiqué à Erevan. Inquiets de la prise de contrôle par Gazprom du gazoduc entre l'Arménie et l'Iran (40 km construits à ce jour par la partie iranienne), les députés de l'opposition ont exigé des explications. Le ministre de l'énergie, Armen Movsisian, a démenti l'information selon laquelle le gazoduc ait pu être cédé étant donné son état d'inachèvement.

L'accord ne fera non plus l'affaire de l'Iran pour qui ce futur gazoduc constitue un accès vers les marchés européens. Après cet accord, "l'or bleu" iranien devra transiter par le réseau de transport du monopole russe, passage obligé qui limitera pour Téhéran la possibilité de diversifier ses artères d'exportations énergétiques.

Le "Michel-Ange iranien" s'est éteint



Le mois dernier, Ali Akbar San'ati, célèbre peintre et sculpteur iranien, s'est éteint. Un grand nombre d'amateurs d'art et de culture a pris part aux funérailles de l'artiste, inhumé dans le carré des artistes au cimetière Behecht-e Zahra, au sud de Téhéran.

Né en 1295 (1916) à Kermân, Ali Akbar San'ati a grandi dans un orphelinat qui prit plus tard son nom. Jeune, il se rendit à Téhéran et étudia à l'école du célèbre artiste de l'époque, Kamal-ol Molk. Dès son retour à Kermân, San'ati se chargea de l'éducation d'une quarantaine d'enfants dans le même orphelinat où il avait passé son enfance. En 1325 (1946), il fonda un petit musée, Place Imam Khomeyni à Téhéran, musée qu'il dédia à l'Organisation du Croissant Rouge. San'ati fonda un deuxième musée avenue Kaledj, dans la capitale, cinq ans plus tard, en 1330 (1951).

Pendant les 62 années de sa carrière, Ali Akbar San'ati nous a laissé près de 1000 toiles et quelques 400 sculptures, et son nom est évoqué souvent comme l'un des pionniers de l'école réaliste de l'époque contemporaine.

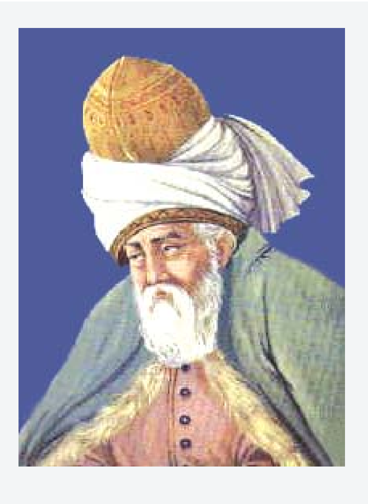


2007: année internationale de Mawlana Jalaleddin Balkhi-Rûmi

Sur la proposition de la Turquie, l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (Unesco) a désigné 2007 "Année internationale de Mawlana Jalaleddin Balkhi-Rûmi", à l'occasion du 800ème anniversaire de la naissance de ce grand poète, philosophe et mystique.

Le ministre turc du Tourisme et de la Culture, Mustafa Isen, cité par l'agence ANSAmed, a confirmé la nouvelle avant d'annoncer : "Avec la désignation de l'Année internationale de Rûmi par l'Unesco, nous avons décidé d'organiser des fêtes et des cérémonies spéciales dans différents pays du monde pour commémorer ce grand poète et mystique."

"Rûmi est une grande personnalité respectée de tous les Turcs, les Iraniens, les Arabes, les Indiens et les Pakistanais, a-t-il poursuivi, nous entamerons donc nos consultations avec les pays voisins dont l'Iran, le Pakistan et l'Inde, pour coordonner les cérémonies internationales de commémoration de Rûmi. Nous avons envisagé un voyage organisé dans plusieurs pays pour cette même occasion."



"Persépolis, l'Empire perse révélé" sur l'antenne d'*arte*

Le samedi 1er avril, la chaîne de télévision culturelle franco-allemande *arte* a diffusé "Persépolis, l'Empire perse révélé" du réalisateur allemand Götz Balonier. Mme Ferechteh Taerpour était la productrice exécutive de ce film. Ce documentaire a été tourné en Iran sur plusieurs sites achéménides : Persépolis, Naqch-é Rustam, Pasargades, Suse, Tchogha-Zanbil et Bistoun.



"Persépolis, l'Empire perse révélé" analyse la culture et la civilisation de la Perse antique sous Cyrus le Grand et Darius 1er. D'autres séances de ce documentaire ont été réalisées au Musée National d'Iran et au Musée de Berlin. Les séquences animées en 3D de ce documentaire ont été réalisées par Wolfgang Kambecke, chercheur et architecte francfortois.

Le "Cercle de la sociologie" de l'Institut Tcharsough-e Andisheh qui se donne pour objectif de



présenter les grands maîtres et les courants de pensées sociologiques dans le monde, a organisé en Esfand 1384, une série de réunions consacrées à la sociologie française. Lors de ces réunions, Mme Sara Shariati, M. Nasser Fakouhi et d'autres professeurs et sociologues iraniens ont passé en revue les pensées de six grands maîtres français, à savoir Emile Durkheim, Pierre Bourdieu, Michel Foucault, Edgar Morin, Raymond Boudon et Claude Lefort. Ces réunions se sont tenues à la salle de lecture de la bibliothèque de Hosseinieh Ershad. Les organisateurs espèrent que cette série de réunions contribuera à approfondir et à diffuser les connaissances sociologiques, et à présenter les pensées des grands maîtres et les courants sociologiques dans le monde.

Le prix spécial du jury du Festival International de Cinéma de Las Palmas décerné à Rakhshan Bani-Etemad

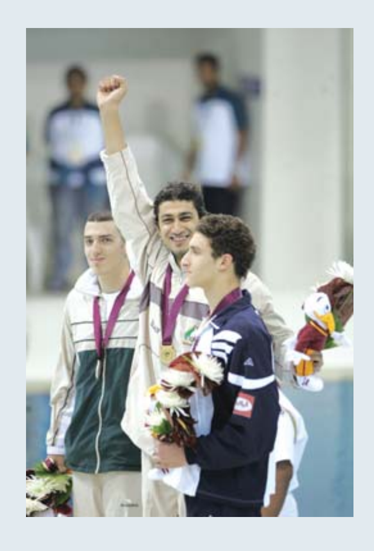




Le jury de la 7ème édition du Festival International du Cinéma de Las Palmas aux îles Canaries (Espagne) a décerné son prix spécial à la réalisatrice iranienne, Mme Rakhshan Bani-Etemad.

"Gilaneh" de Bani-Etemad et le film anglo-camerounais "La Belle-sœur" se sont vus décerner conjointement le prix spécial du jury à la 7ème édition du Festival International de Las Palmas. L'un des organisateurs du festival a estimé que les productions du cinéma iranien étaient présentes dans la plupart des festivals internationaux, faisant allusion à la projection de "Guilaneh" de Rakhshan Bani-Etemad à Las Palmas.

Le nageur iranien, participant aux championnats du monde de natation, a battu un nouveau record pour l'Iran en 200 mètres brasse.



Selon le nouveau classement de la F.I.F.A. des équipes nationales de football, l'équipe nationale iranienne est placée 19ème dans le monde avec 705 points. Le Japon, autre équipe asiatique, avec 712 points, a pris la 18ème place.
Les équipes rivales de l'Iran à la coupe du monde en Allemagne, sont ainsi placées: Mexique, 7ème, Portugal, 10ème, Angola, 60ème.





Le président et le secrétaire général du comité olympique iranien, de retour de Séoul où ils ont pris part à l'assemblée des associations des comités olympiques (A.N.O.C.), ont fait un compte-rendu de cette assemblée.

Le Dr. Gharakhanlou a déclaré que l'A.N.O.C. était une association de défense des droits de l'ensemble des comités olympiques du monde et qu'elle transmettait au comité olympique international les visions des représentants des pays.

Dans la réunion qui eut lieu en Corée du Sud, 201 pays sur 203 pays membres du C.I.O. étaient présents. Jacques Rogge, président du C.I.O. a annoncé lors de son discours inaugural que les jeux olympiques d'Athènes avaient démontré le succès de l'Asie et que ceux de Pékin confirmeraient davantage ce succès et cela grâce au progrès du sport sur le continent asiatique et la place de l'Asie au niveau international. Le Dr. Gharakhanlou a ajouté que la délégation iranienne avait eu plusieurs rencontres avec les autres membres de l'A.N.O.C. comme le Kazakhstan, le Canada, la Bosnie-Herzégovine, la Hollande, la Jordanie, le Nigeria, etc… Il y a eu aussi d'autres rencontres avec les responsables du C.I.O. comme M. Rainis (président de l'A.N.O.C.) et les discussions ont porté sur les modalités de la coopération entre le comité olympique iranien et l'A.N.O.C.; Il a ajouté que pendant 4 jours, différents sujets de préoccupation des N.O.C. du monde entier avaient été abordés comme les questions sur le dopage, le marketing, les athlètes, la technique, l'éthique, etc…

L'élection des présidents et secrétaires généraux de l'A.N.O.C. a eu lieu et les anciens ont été reconduits à leur poste.



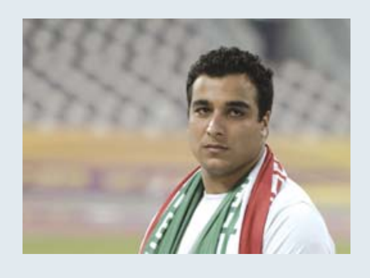
L'équipe iranienne junior de ski a obtenu la troisième place lors des championnats d'Asie à Nagano (Japon).

En résiliant le contrat de l'entraineur coréen en volley-ball, la fédération iranienne de cette discipline a envisagé d'embaucher un nouvel entraineur pour cette équipe.



M Kaffashian, secrétaire général du comité olympique iranien, a annoncé que ce comité avait envisagé d'envoyer les athlètes iraniens médaillés, accompagnés de leurs familles, en pèlerinage à la Mecque.
L'objectif de cette démarche est, selon M. Kaffashian, le développement des programmes culturels, l'élévation de l'aspect moral des athlètes ainsi que de les remercier de leurs efforts pour obtenir des médailles et par là, acquérir pour leur pays l'honneur au niveau international.

Sept athlètes iraniens participeront au Grand Prix d'athlétisme d'Asie dont Ehssan Haddadi, champion du monde junior de lancer du disque. Ce Grand Prix d'Asie se déroulera en trois étapes. La première étape sera organisée dans un mois à Bangkok, les deux autres auront lieu en Inde.



L'Iran a obtenu la première place aux championnats d'Asie en lutte libre qui se déroulaient au Kazakhstan en obtenant 2 médailles d'or, une médaille d'argent et une de bronze. En lutte Gréco-romaine, ils se sont classés troisième en obtenant une médaille d'or, une d'argent et une de bronze.

Selon les estimations des fédérations sportives qui participeront aux jeux asiatiques de Doha, l'Iran pourrait obtenir 46 médailles. Parmi les fédérations ont peut citer :
- Taekwondo : 4 médailles
- Judo : 5 médailles
- Karaté : 3 médailles
- Wus ho : 7 médailles
- Athlétisme : 2 médailles
- Lutte libre et Gréco-romaine: 10 médailles
- Haltérophilie : 5 médailles
- Football : 1 médaille
- Volley-ball : 1 médaille
- Cyclisme : 4 médailles
- Boxe : 4 médailles

Hassan Abbassi Far, en participant aux compétitions internationales d'échecs en Géorgie et en obtenant la deuxième place, a obtenu son troisième titre de maître international d'échecs.

La sixième édition des championnats Asie-Océanie de beach-volley a été organisée à l'île de Kish, en Iran. L'équipe indonésienne a obtenu la première place de ce championnat.



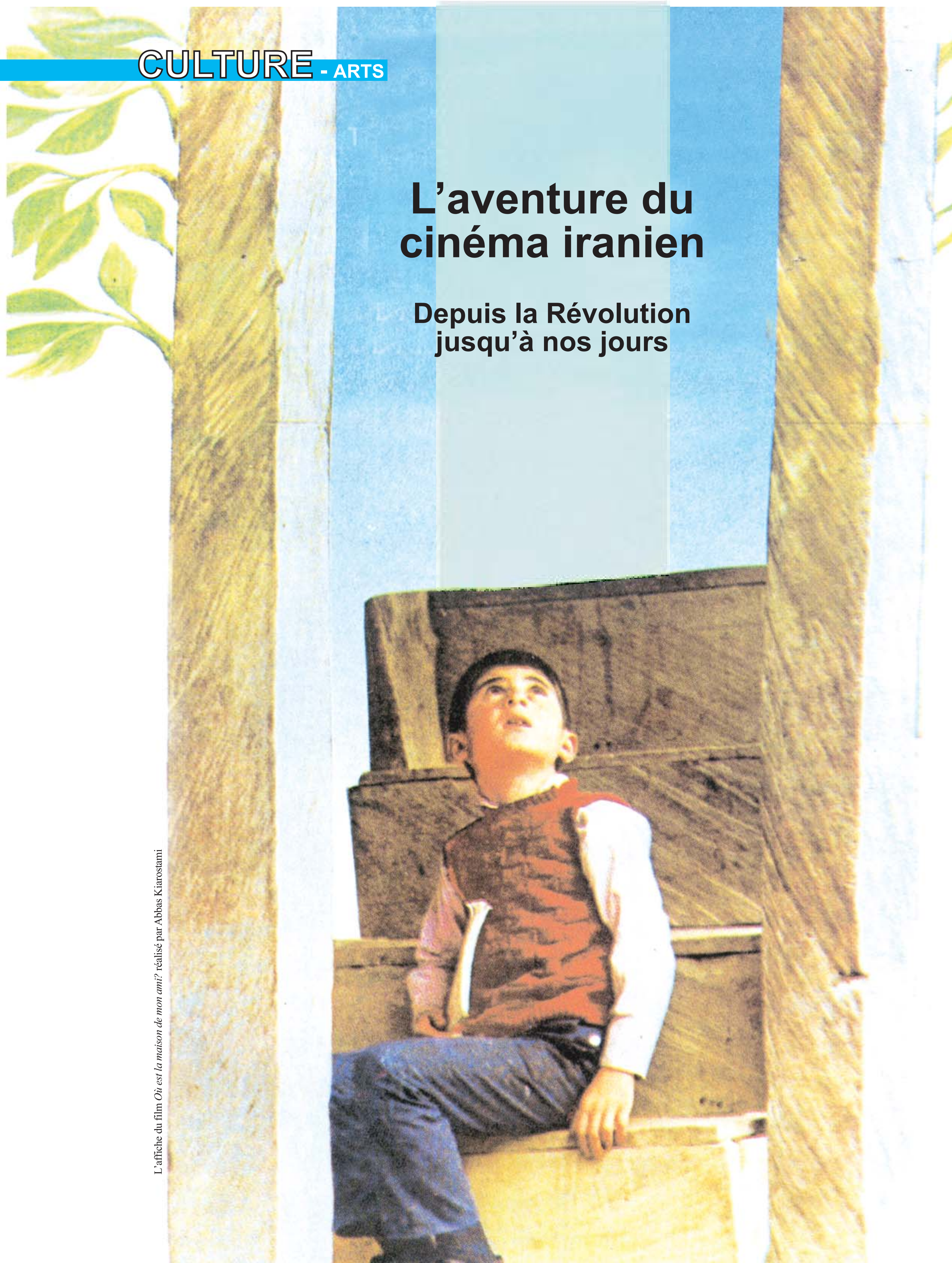
Le secrétaire général de la fédération de karaté a annoncé que la première édition des championnats féminins d'Asie de karaté, avec tenue islamique, sera organisée en Iran. Il a aussi déclaré que trois athlètes féminines iraniennes participeront aux jeux asiatiques de Doha en karaté.



par Hossein KOHANDANI
du Comité Olympique d'Iran

L'aventure du cinéma iranien

Depuis la Révolution jusqu'à nos jours



L'affiche du film *Où est la maison de mon ami?* réalisé par Abbas Kiarostami

Avec la Révolution islamique d'Iran en 1979, le cinéma de l'époque monarchique s'est effondré en même temps que l'ensemble des structures politiques qui soutenaient le régime des Pahlavis. Connu sous le nom de cinéma " farsi " par les critiques, il se définissait comme cinéma de divertissement et profitait des formules et des codes utilisés dans les films indiens et égyptiens, avec pour unique objectif d'attirer un nombre croissant de spectateurs et de capitaux. Ce cinéma recourait à ce titre, à toute la panoplie des clichés sentimentaux, avec scènes de danse et chansons à la clé, sans oublier les incontournables scènes de bagarres ; les films étaient souvent d'une qualité moyenne traitant de sujets n'ayant aucun rapport avec la réalité quotidienne de la société iranienne. Avec l'avènement de la Révolution, armée de ses nouveaux principes et nouvelles exigences, certains estimèrent que le cinéma "débauché" de l'ancien système, voire le cinéma tout court, n'avait définitivement plus lieu d'être ; parmi 524 salles de cinéma en activité à l'époque, 200 salles fermèrent leurs portes, d'une part, menacées par la vindicte populaire, et la volonté chez certains de faire table rase de ce symbole de l'ancien régime ; d'autre part, en raison d'une baisse significative de la fréquentation des salles obscures.

Cependant, au lendemain du triomphe de la Révolution, l'ayatollah Khomeiny, guide spirituel de la Révolution, fit une déclaration importante concernant le cinéma, lors de son premier discours sur le sol iranien : " nous n'avons rien contre le cinéma ; nous sommes contre la corruption dans le cinéma ". Le cinéma fut réhabilité dans tout le pays. Pourtant, ce cinéma n'était pas encore apte à véhiculer les valeurs naissantes de la République islamique. L'industrie du cinéma se trouva donc confrontée à une grave crise. En 1981, les films produits atteignaient à peine le nombre de 3. Durant cette même année et à la suite de l'occupation de l'ambassade américaine par des étudiants révolutionnaires, l'importation de films américains fut clairement prohibée, tandis que l'ensemble des importations en provenance de l'étranger subissait une forte baisse. Par la suite la crise s'aggrava, conduisant en juin 1981 à la fermeture de la totalité des salles de cinéma du pays. Un *cinéma* venait de mourir.

L'apparition d'un cinéma nouveau

Cette disparition n'alla cependant pas au-delà de 8 longues journées. A la suite d'une lettre du ministre de la culture de l'époque au président de la République, la situation fut examinée de près, et conduisit à la réouverture des salles: le cinéma renaît en Iran, mais de manière assez paradoxale : toute une série de contraintes furent imposées au métier, sans pour autant provoquer sa régression, au contraire, le septième art accusa une avancée telle, qu'au jour d'aujourd'hui, aucun festival international ne peut se passer de la présence et de l'aura des films iraniens. Considérons les raisons probables de ce succès.

En 1984, une nouvelle législation codifie les règles à respecter dans le domaine de la création cinématographique, entre autres: " Un film doit être utile à la société ; il faut éviter de proférer des blasphèmes contre les religions officielles du pays ; éviter de propager des idéologies subversives". Ces règles, accompagnées de toute une série de règles non écrites (par exemple, le fait de ne pas provoquer la sympathie du spectateur pour un personnage de criminel, ou de créer en lui la tentation du péché ; ne pas mettre en scène des événements en rapport avec le trafic de drogue ; le respect à l'écran du hidjab de la femme, même dans les séquences tournées en intérieur ; interdiction de filmer tout contact entre homme et femme; éviter les sujets vulgaires ou désagréables, etc.[1]), éloignent de plus en plus le cinéma iranien du cinéma dit commercial, et favorisent l'émergence d'un cinéma inédit, comme l'ont été en leur temps, le néoréalisme italien ou la nouvelle vague française (qui n'ont pas manqué d'influencer la création cinématographique iranienne). La guerre de Iran-Irak aggrave, il va sans dire, la situation économique de l'industrie de l'image. Dans ces conditions, si l'état abandonne le cinéma, il risque de périr. C'est alors que des mesures sont prises par les responsables pour éviter à cet important médium culturel de péricliter:

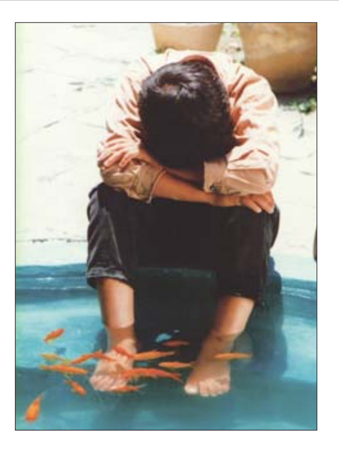
"Fournir des devises pour l'importation de matériel technique;

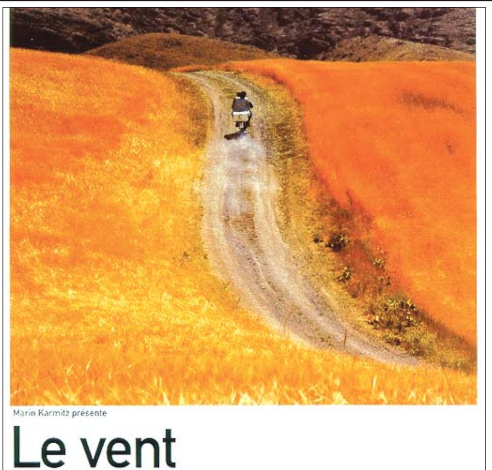
Réduire de 20% à 5% la taxe sur la vente des films;

Accorder 10% de la taxe obtenue sur la vente des films étrangers, à la production intérieure;

Accroître de 10 % le coût des tickets des salles de cinéma ;

Exonération de la taxe sur les



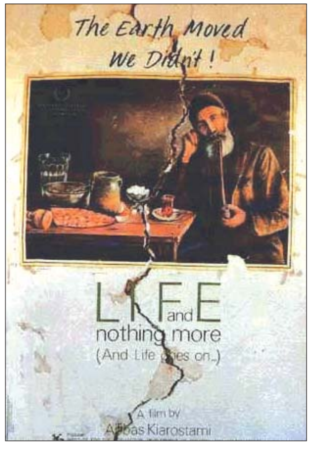


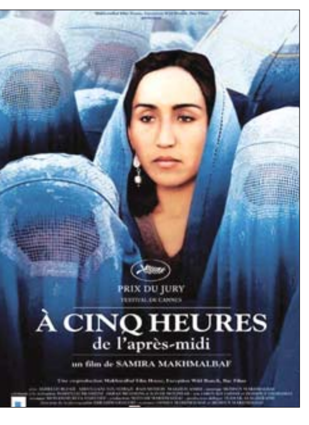














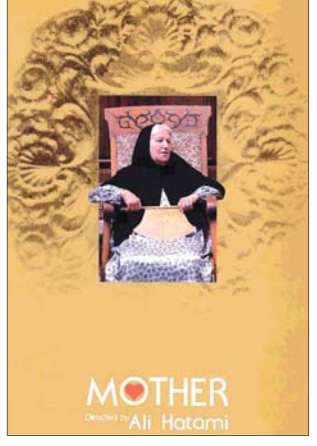
intérêts commerciaux de l'importation de matériaux techniques."[2]

Ce cinéma ainsi soutenu, devient un cinéma d'auteur qui valorise le réalisateur, réduit l'ascendant du producteur sur le film, et neutralise par avance les starifications éventuelles. Cette situation prépare le terrain pour les réalisateur dits de la "nouvelle vague" du cinéma d'avant la Révolution. Vers 1960, en Iran s'était formé un cinéma composé de cinéastes tels que Dariush Mehrjoui, Masoud Kimiayi, Naser Taghvai, Amir Naderi, et un peu plus tard, Abbas Kiarostami. Ils évoluaient à contre courant, en tournant le dos à l'habituel cinéma commercial de l'époque. Leurs films paraissaient inclassables et constituaient les seules œuvres dignes d'intérêt: (*La vache* (1969) de Daruis Mehrjoui, *Un simple événement* (1973) de Sohrab Shahid-Sales, etc.). Ce mouvement acquit sa renommée sous le nom de "nouvelle vague". Le cinéma post-révolutionnaire, différent, accueil très bien la différence de ces cinéastes nouvelle manière. Mais, à coté de ces réalisateurs, une autre génération de jeunes cinéastes tels que Mohsen Makhmalbaf, Majid Majidi, et Jafar Panahi commence déjà à concurrencer leurs proches aînés. Cette génération est née avec la Révolution. Elle a largement intériorisé les exigences et les particularités de la nouvelle culture : M. Makhmalbaf, jeune révolutionnaire fut lui-même une des têtes pensantes du cinéma de la Révolution ; M. Majidi a débuté sa carrière comme acteur dans une des fictions de Makhmalbaf, et J. Panahi fit ses première armes dans le métier en tant qu'assistant de Kiarostami. Les options parfois très différentes qui distinguent ces deux générations n'empêche cependant pas des aspirations similaires. C'est ainsi qu'en 1990 A. Kiarostami rencontre artistiquement parlant M. Makhmalbaf à l'occasion du film *Close-up* de Kiarostami (histoire vraie d'un homme qui se fait passer pour Makhmalbaf auprès d'une famille qui l'accueille à bras ouverts).

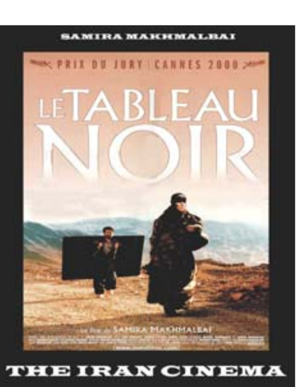
Spécificités du cinéma iranien des premières années de la Révolution

Deux caractéristiques en particulier permettent de spécifier ce nouveau cinéma. En l'absence, nous l'avons signalé, de star-système, et compte tenu des contraintes économiques et idéologiques existantes, le cinéma iranien de la première décennie d'après la Révolution islamique a choisi de placer l'enfant au premier plan de la fiction. Beaucoup de films importants de cette période sont des films dans lesquels l'enfant occupe une place de choix: *Le coureur* (1985) de Amir Naderi ; *Le ballon Blanc* (1995) de Jafar Panahi; *Où est la maison de mon ami ?* (1986) d'Abbas Kiarostami, etc. Parfois confronté à l'impossibilité de critiquer









directement la société, le cinéaste utilise l'enfant comme un moyen indirect d'aborder le monde des adultes. Dans *Devoirs du soir* (1990) par exemple, Abbas Kiarostami, questionne des écoliers sur le simple fait de leurs devoirs du soir. Il pose plusieurs questions à propos du système éducatif; manière détournée d'indexer la société au sein de laquelle ces enfants grandissent. Le charme enfantin, leur innocence et leur simplicité, attirent l'attention des spectateurs, surtout étrangers, las des formules galvaudées du cinéma occidental. Les enfants continueront d'être présent à l'écran jusqu'à la deuxième décennie de l'ère révolutionnaire, avant que le cinéma iranien ne commence à progressivement s'éloigner de son enfance. C'est durant cette même période qu'émergent de nouvelles stars (Hedieh Tehrani devient la star la plus cotée au "box office" depuis la Révolution) que sont portés à l'écran des sujets ayants un rapport plus direct avec la réalité de la société iranienne.

La fusion du documentaire et de la fiction est l'autre caractéristique du cinéma iranien, et surtout, celle de la première décennie post-révolutionnaire. La situation particulière de ce cinéma oblige le cinéaste à recourir à certaines pratiques qui apparentent son film au genre documentaire. La prise directe du son, le recours à des acteurs non-professionnels, le plan séquences et les tournages en extérieur, en décor réel, constituent les plus important de ces pratiques. De cette manière il peut émaner de l'image cinématographique, de véritables "fragments de vérité". Par ailleurs, le jeu naturel des enfants, héros privilégiés de ce cinéma, offre d'intensifier la dimension déjà singulièrement réelle de ces films. Le meilleur exemple reste *Close-up* (déjà cité) de Kiarostami. Il est précisé au tout début du film que les acteurs jouent tous leur propre rôle. Toutes les scènes sont reconstituées, mais sans un scénario préétabli. "Le traitement s'est développé au fur et à mesure du tournage, [...] parce que la réalité avait de l'avance sur nous" raconte Kiarostami. En somme, le réalisateur fait du documentaire avec de la fiction, et de la fiction avec du documentaire.

Le cinéma de la première décennie de la Révolution étant considéré comme l'enfance d'un cinéma différent, on peut dire que celui de la deuxième décennie, représente celui de l'âge adulte. L'apparition de nouvelles stars à l'écran, la présence de plus en plus marquantes et nombreuse des femmes dans les films, la réduction des subventions, la création de sociétés de production privées ; autant de facteurs qui tendent à professionnaliser toujours plus le cinéma iranien. En 1993, avec la fondation du "foyer du cinéma" (Khânéyé cinéma), les cinéastes iraniens se sont dotés d'un véritable syndicat.

Quoique structurellement modifié, le cinéma iranien reste toujours présent dans tous les festivals internationaux. Il est même parvenu à atteindre les sommets avec La palme d'or du festival de Cannes attribuée en 1997 au *Goût de la cerise* d'Abbas Kiarostami. Notre septième art continu sa route en gardant le même cap jusqu'à la troisième décennie de la Révolution et l'arrivée d'une nouvelle génération de cinéastes qui optent cette fois résolument pour la technique: c'est un cinéma qui va tenter de s'adapter autant que possible et de plus en plus aux standards mondiaux, et ce, dans tous les domaines, qu'il s'agisse de casting, de son, d'image, etc. Cette génération est composée de cinéastes souvent issus d'écoles spécialisées, et qui ont aisément accès, par le biais de nouveaux médias, aux produits cinématographiques qui se renouvellent quotidiennement, ce qui n'était guère le cas de leurs aînés qui avaient pris l'habitude de s'appuyer sur leurs propres acquis. Ainsi s'ouvre un nouvel horizon devant notre cinéma national : celui du cinéma professionnel.

Massoud GHARDASHPOUR

1-Javier Martin et Nader Takmil Homayoun, "Une rétrospective exceptionnelle, paradoxes du cinéma iranien", Internet : www.monde-diplomatique.fr/2003/09/MARTIN/10453

2-Ahmad Talebi-Nejad, *En présence du cinéma*, Fondation cinématographique Farabi, Téhéran, 1999, p. 59

L’art du khatamkari

Le Khatamkari, cet art d'ornement de la surface des objets par l'incrustation de minuscules morceaux de bois triangulaires qui viennent se poser côte à côte, remonte à si loin, qu'il serait difficile de lui trouver une origine. Un art dont le commencement remonte, comme beaucoup d'autres métiers d'art, aux plus anciennes légendes, de sorte que dans certains récits, on relate que le vénéré Ibrahim pratiquait lui aussi cet art. Quoi qu'il en soit, les plus anciens Khatamkaris, ont été découverts lors de fouilles archéologiques en Egypte. Il existe également d'autres spécimens qui sont précieusement gardés dans les plus célèbres musées du monde, tel le Métropolitain.



En Iran également, l’art du khatamkari ne date pas d’hier, comme en témoignent de nombreux et magnifiques travaux, tel la terrasse de la grande mosquée de Chiraz, ou le Menbar (lieu de prédication où les sermons sont prononcés dans les mosquées), en bois massif de la mosquée d'Ispahan.

C'est durant l'ère Safavide que ce savoir faire a atteint son apogée. Tous les artisans de l'Iran se sont réunis à Ispahan et ont redonné vie à cet art datant de l'antiquité.

C'est précisément à cette époque que le Khatamkari, se dota en Iran d’un style incomparable et unique en soi. En effet les artistes de renom se sont consacrés à l'illustration en utilisant des matières inédites, comme le fer, les os et des pigments naturels pour travailler, dans un ordre précis, sur des polygones de tailles différentes.

L'encyclopédie des arts traditionnels, évoque le Khatamkari en ces termes : Art d'orner la surface des objets sous forme de mosaïque ou petits triangles. Les motifs travaillés sont

géométriques et prennent forme par l'alignement de petits triangles en bois, en métal ou en os. Plus les triangles seront petits et fins et plus la diversité des couleurs sera grande, plus le Khatam aura de valeur.

La fabrication de la plus petite forme géométrique nécessite au moins trois triangles et la plus grande, quatre, au maximum. Pour la décoration de tout objet, l'utilisation d'un matériel précis s'impose. L'artiste se procure tout d'abord toutes sortes de bois et d'ossements dans différentes couleurs qui sont ensuite taillés sur trente centimètres de long et un millimètre de diamètre, sous forme de triangles, et sont ensuite limés au fil de fer. Vient ensuite l'étape où le maître fait une première esquisse, et une fois le modèle dessiné et approuvé, les morceaux de bois sont rassemblés avec de la colle de menuiserie et le tout est attaché fortement avec de la ficelle. Cette étape du travail est appelée "Parak".

L'artiste s'assure ensuite que le bois est bien fixé, avant de défaire les ficelles pour le retravailler à la lime. Une fois cette étape terminée, on procède au "Touglou", étape où l'on rassemble par quatre, les morceaux de bois qu'on colle à nouveau. L'étape suivante appelée "Golpichi", consiste à rassembler à l'intérieur d'un cadre métallique, les triangles, de manière à obtenir une étoile. Cette étape se répète jusqu'à obtention du résultat voulu. Le tout est ensuite compacté à l'aide d'une machine et découpé en fines tranches. A ce niveau, le travail a déjà connu plus de quatre cents différentes étapes, les unes plus précises que les autres. Mais le travail est loin d'être achevé. Après toutes les finitions, on colle de fines lamelles de bois autour du travail et c'est à partir de là qu' une nouvelle étape commence. Les parcelles de Khatam sont sélectionnées en fonction de leurs dimensions et de leurs couleurs et sont ensuite fixées à la colle à leur emplacement avant de recevoir un dernier coup de lime. Le travail s'achève par le vernissage de la surface du Khatam.

La valeur d'un bon Khatam dépend de l'harmonie et de la résistance des couleurs, de la symétrie des formes, mais surtout de sa surface lisse et sans failles.

Le premier centre qui lança l'enseignement académique du Khatamkari, fut fondé en 1928, grâce aux efforts de Kamalolmolk. C'est durant ces mêmes années qu'une partie du palais de marbre et le salon du Madjlis islamique furent ornés de Khatams.

Signalons en guise d'exemples les magnifiques caisses des sépultures du vénéré Mossa Ben Djafar et de l'Imam Djavad qui se trouvent à Kazemieh et dont la construction remonte au règne de Chah Esmaïl (Roi safavide), ornées par la main du maître Mohammad Djomleh. Egalement, le cercueil où repose en paix l'imam Hassan Assghari (que la paix divine soit sur lui), celui de l'Imam Ali Naghi, qui se trouve à Samérah et le cerceuil du sépulcre de Narguesse Khatoun, mère de l'Imam Mahdi (que Dieu hâte sa parousie). Nul ne passera sans étonnement devant le magnifique portail de l'école de Tchahar Bagh (Quarte jardins) d'Ispahan et celui de l'Imamzadeh Chahréza à Ghomcheh sans compter beaucoup d'autres magnifiques Khatams issues des différentes époques de notre histoire.

Helena ANGUIZI





L'art iranien est descendu sur la place publique

Voilà une dizaine d'années que les activités culturelles et artistiques prennent de plus en plus d'ampleur au sein de la République Islamique d'Iran. La réouverture des galeries d'exposition au début des années 1990, l'organisation de Biennales de la peinture et de la sculpture autour de 1995, l'attrait croissant des filières artistiques dans les universités, etc… sont des exemples parmi bien d'autres des dynamiques impressionnantes, toujours plus marquées, que connaît la scène artistique iranienne. Dans un élan de régénération par l'imaginaire, les jeunes Iraniens investissent tout autant la peinture, la sculpture, la photo, le théâtre que le cinéma et la littérature, c'est-à-dire, les disciplines artistiques iraniennes les plus connues à l'étranger.

Le monde pictural téhéranais semble particulièrement en effervescence depuis six à huit ans. Trois réseaux différents de création peuvent le caractériser : un "réseau officiel "qui s'ouvre de plus en plus à l'art contemporain occidental et dont les moteurs sont le Musée d'Art Contemporain et le Centre Sabâ de l'Académie des Arts d'Iran; un "réseau semi-officiel", nouvellement apparu sous la Présidence de Mohammad Khatami, très original, qui attire de nombreux artistes rassemblés au sein de l'Association des Artistes Peintres d'Iran (créée en 1998-1999), à la Maison des Artistes ou au sein de groupes de peintres plus informels ; enfin, un réseau plus indépendant, dont les artistes, très autonomes et solitaires, travaillent entre l'Iran et l'étranger.

En marge de ces circuits artistiques, le profil du "peintre de rue" émerge actuellement en Iran, densifiant et enrichissant encore la scène picturale téhéranaise et révélant peut-être une certaine complexification des pratiques sociales de la société iranienne. Djamshid Aminifar expose en effet depuis deux ans ses tableaux au carrefour des rues Enqélâb et Felestin, au cœur



L'histoire de l'œil

de la capitale. Installé sur une chaise jaune, il peint avec les "moyens du bord", un peu de peinture, un bout de bois, de ferraille ou de carton, sous le regard indifférent, méprisant, curieux ou amusé d'une foule de passants et de conducteurs affèrés ou bloqués par la circulation. Il vend ses tableaux à très bas prix (2000 tomans soit environ deux euros), les stocke sur place derrière une palissade ou encore les abandonne sur le trottoir, sûr de les retrouver le lendemain là où il les a laissés. Agé de 45 ans, ayant vécu plusieurs années en Angleterre où il a pris quelques cours de peinture, ayant longtemps fait du théâtre, Djamshid Aminifar est un homme de culture, artiste dans l'âme, mais n'ayant cessé de connaître des difficultés financières. Ainsi, il y a deux ans, il a bravé un certain nombre de pressions familiales et sociales pour se consacrer exclusivement à la peinture.

Ses tableaux sont d'une force créatrice impressionnante et revêtent un style très particulier, personnel, qui contraste avec l'austérité, la dureté et la fadeur du bitume. Son art est empreint de spontanéité enfantine et semble être l'émanation d'un monde psychique foisonnant, torturé. En effet, les affres intérieurs de l'artiste sont palpables à travers ses œuvres, aux accents presque expressionnistes. Lui-même, en tant qu'homme blessé, en tant qu'artiste marginalisé, ses proches, son vécu apparaissent le plus souvent dans ses tableaux dans une atmosphère de violence à peine atténuée. La répétition obsessionnelle de certains motifs, têtes, yeux, cœurs, insectes est au


Opium

centre de ce qui semble être pour l'artiste une tentative de libération mentale par la peinture. D'un point de vue général, en créant hors des normes artistiques collectives, certains artistes sont condamnés à être jugés comme "fous". Mais ne tentent-ils pas seulement de se reconstruire à l'aide d'un peu de couleur? Djamshid Aminifar affirme peindre surtout "pour pouvoir parler avec ses tableaux" mais il apparaît nettement que ce dialogue s'est universalisé et que ceux-ci parlent aussi à d'autres, comme à ce jeune homme, fasciné, qui aide l'artiste depuis ses débuts. Il a écrit ces quelques lignes qui caractérisent bien l'œuvre de Djamshid Aminifar, en fârsi:

"Mes mains, aidez moi,

Je veux dessiner les yeux fermés jusqu'à ce qu'ils s'ouvrent

Je veux dessiner des cris sans réponse sur des bouts de bois afin de donner une réponse

Je veux ouvrir les lèvres fermées pour qu'elles murmurent :

Aimez-vous les uns les autres" (Ali Fakhari)

La "peinture de rue" reste encore très peu répandue à Téhéran. Les artistes qui décident d'arpenter le pavé avec leur art sont dits s'y compter sur les doigts d'une main mais il semblerait que ce monde artistique marginal suscite de plus en plus l'intérêt et attire l'attention, surtout chez les jeunes Iraniens. En effet, Djamshid Aminifar et sa peinture, jusque-là isolés, sont actuellement en phase d'accéder à la reconnaissance. L'artiste, qui, selon une conception communément admise, est le plus souvent associal, est en train d'engendrer paradoxalement, dans ce cas précis, des phénomènes de socialisation particuliers. Créer à plusieurs, fonder un groupe de peinture par exemple, est assez à la mode ces dernières années à Téhéran, mais que de jeunes Iraniens se réunissent autour de la figure d'un artiste si marginalisé, voilà qui étonne.

Ainsi, depuis deux ans, Ali Fakhari, âgé de 16 ans, encourage et aide Djamshid Aminifar. Il a pris l'initiative d'organiser la première


Liaisons dangereuses

> Cet œil qui me fixe dans mon œil ; qui me raconte son histoire : l'"histoire de l'œil". Le récit d'une fascination que l'oeil exerce sur le monde : un châtiment immense comme ses paupières. Le monde le torture, le réduit à l'aveuglement. Il garde encore le souvenir de son enfance où il se montra clairvoyant en mordant la pomme.
>
> R. H.


Clairvoyance

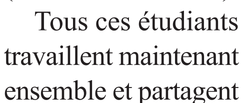

Châtiments

exposition de l'artiste, qui a eu lieu du 5 au 16 mars 2006 (14 au 25 Esfand 1384) au Centre culturel et artistique Bahman, jusqu'à emprunter 200 000 tomans pour la mener à bien. Lui et ses amis ont tout pris en charge. Parallèlement, Rokhsâréh Ghaemmaghani, 29 ans, aidée de son époux Mehdi Ganji, 28 ans, a décidé de réaliser un court-métrage sur Djamshid Aminifar, ses œuvres et cette exposition dans le cadre de son master de sciences cinématographiques (Université de l'Art).

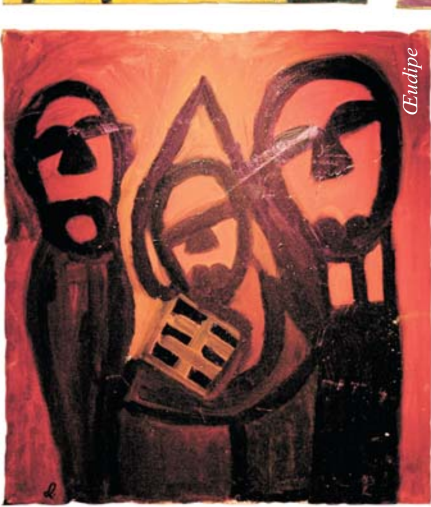

La pomme

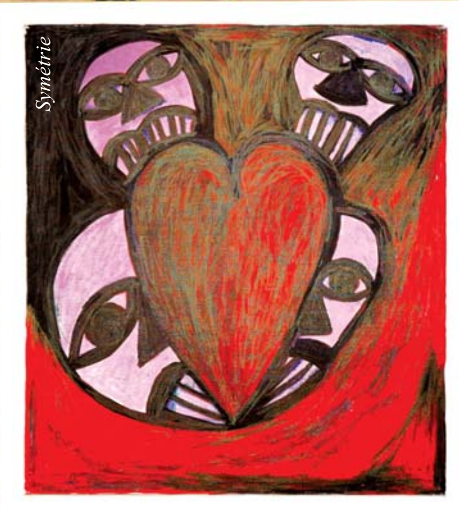

Visage battant


Ma mère



Tous ces étudiants travaillent maintenant ensemble et partagent un même engouement pour la personne si peu conventionnelle de Djamshid Aminifar et ses tableaux si originaux. Ils sont fascinés. Pour Rokhsâréh Ghaemmaghani, Djamshid Aminifar représente "la figure même de l'artiste" et elle voudrait capter cette essence derrière sa caméra. Il semble que ces


Œdipe


Symétrie

jeunes soient à la recherche du naturel, de la simplicité et qu'ils rejettent une culture trop figée. Ils sont à l'origine d'initiatives culturelles et humaines entreprenantes et très intéressantes. Ils se donnent les moyens de réfléchir sur les faces cachées de leur société et accueillent ces innovations avec enthousiasme.

Quant à Djamshid Aminifar, surpris par cet enthousiasme, insensible à la notoriété, "à quoi bon si on reste seul?" s'exclame-t-il, son souhait désormais serait de pouvoir un jour exposer à Paris, où l'accueil qu'il pourrait recevoir serait cependant plus incertain étant donné le nombre de "peintres de rue" qui y créent.

Alice BOMBARDIER



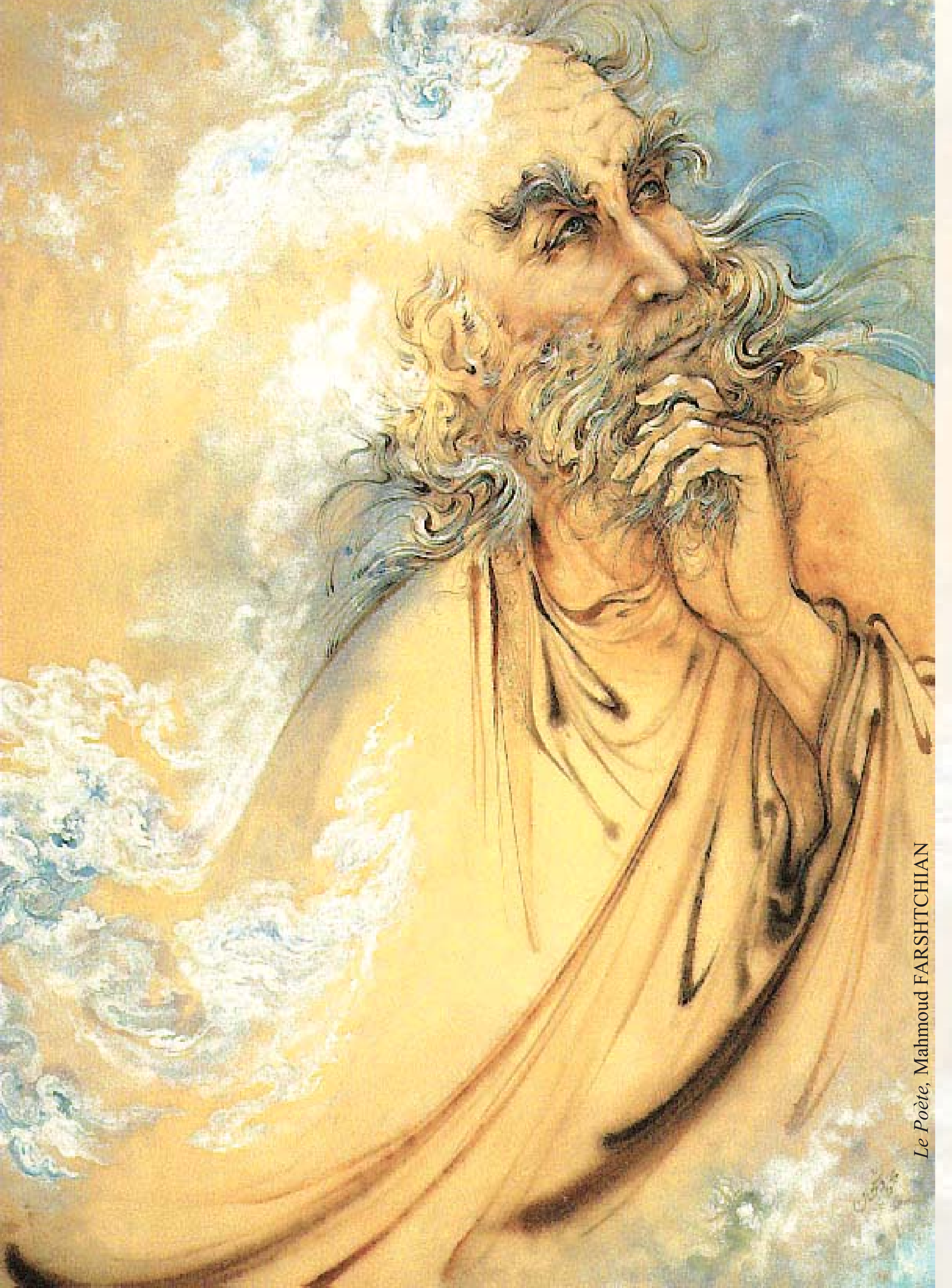
Etonnement cyclique



Soixantenaire, Djamshid Aminifar a le regard creux ; apparemmant distrait quand il prend la parole ; il est trapu ; diminué par les difficultés de la vie. La solitude est sa croix. “Les gens ne se comprennent point de nos jours. Déclare-t-il avec regret, nous sommes seuls, tout le monde se sent seul.” Artiste stagiaire en Angleterre, avant la Révolution islamique, il avait sans doute espéré un avenir de réussite et de succès. Le hasard en décida autrement. Déchu de sa bourse d'étude dans le courant de la Révolution, il est revenu en Iran où il a mené une vie “misérable”, au jour le jour : son père abandonne sa famille, et lui-même est quitté par sa femme. A bout de souffle, il décide alors, depuis deux ans à peine, de se consacrer à la peinture. Il s’établit dans un coin de rue et commence à peindre des tableaux, expressions, manifestations, et symboles de ses disgrâces, avec une franchise exceptionnelle. Ses efforts désespérés portèrent néanmoins leurs fruits: une exposition en mars 2006, consacrée à son oeuvre, au centre culturel Bahman, et organisée par un groupe de jeunes étudiants. Une exposition qui, nous l’espérons, constitue la première d’une longue série.

Massoud GHARDASHPOUR

SAADI DE CHIRAZ



Le Poète, Mahmoud FARSHTCHIAN

Le Cheikh Moslehedine Abdallah Saadi Chirazi, poète, écrivain et éminent penseur (604 ou 606 -691 ou 695 de l'Hégire) est l'une des rares personnalités littéraires de l'Iran qui jouit non seulement d'une immense réputation dans les pays de langue persane, où il est connu de tous, mais aussi au delà des frontières iraniennes, dans le vaste monde des lettres.

Saadi est né à Chiraz au cours de la première décennie du 7ème siècle de l'Hégire au sein d'une famille composée pour la plupart, comme lui-même le fait remarquer, d'érudits en matière de religion.

L'enfance et la jeunesse de Saadi se sont écoulées dans sa ville natale où il s'est initié aux différents savoirs de son temps. Il s'est ensuite rendu à Bagdad pour continuer ses études à l'Université Nézamieh de cette ville qui était considérée, à l'époque, comme un haut lieu d'érudition; pendant vingt ans il s'est appliqué dans l'apprentissage des disciplines religieuses et littéraires avant d'entamer une longue pérégrination à travers l'Iraq, la

Syrie, le Hidjaz et l'Afrique du Nord. D'aucuns ont avancé que Saadi avait également visité l'Inde, l'Asie Mineure et l'Azerbaïdjan. Au cours de ces voyages, tout en accumulant de précieuses expériences, Saadi rencontra des personnalités littéraires telles que Djalaledine Mohammad Mowlavi Balkhi, le Cheikh Safiedine Ardabili, Homam Tabrizi et Amir Khosrow Dehlavi. C'est enfin vers le milieu du 7ème siècle, au moment où l'Atabek Aboubakr Saad Zenghi-Atabek Solghori - gouvernait le Fars que Saadi, attiré par les charmes de sa province natale, regagna Chiraz. Là-bas, il s'appliqua à réunir dans deux ouvrages -le Boustan (655) et le Golestan, (656 de l'Hégire) la quintessence de ses études et expériences acquises au cours de ses déplacements. Saadi consacra le restant de sa vie à la religion, ainsi qu'à la rédaction de la suite de son oeuvre (poèmes lyriques, prédications, odes en persan et en arabe, oraisons et quatrains, etc..). Il continua de fréquenter, avec les honneurs qui lui étaient dus, la Cour de l'Atabek Aboubakr, et ensuite, de son fils Saad, sans compter bien d'autres célébrités de l'époque.

Saadi acquiert une telle notoriété dans l'univers des lettres que: "Partout on fait son éloge et ses écrits parcourent le monde".

Il résume de la sorte ses propres prouesses littéraires:

"Aucune assemblée ne se réunit dans les sept pays sans parler des oeuvres de Saadi[2], lesquelles se répandent, à partir de Chiraz, comme un suave parfum.[3] Ses poèmes voguent comme un navire allant du Fars au Khorassan".[4]

Les oeuvres de Saadi qui nous sont parvenues sont autant de témoignages en faveur du talent rarement égalé du poète et de l'écrivain dont l'autorité s'étend, nous y avons fait allusion, aux disciplines religieuses, mais également, à l'éthique, à la gnose, à la politique et à l'étude de la société. La maîtrise de Saadi réside dans le fait qu'il a su exposer son savoir sous forme de contes ou de maximes, en prose ou en vers, dans un langage simple et en même temps subtil, accessible au plus grand nombre.

Ses ouvrages les plus connus, et qui restent, dès le début et jusqu'à nos jours, des classiques de l'enseignement de la langue et de la littérature persane, sont le Golestan (La roseraie) et le Boustan (Le jardin des parfums et des fruits).

Le Golestan est, sans conteste, l'un des ouvrages de prose persane les plus accomplis ; une prose agrémentée de poèmes et d'anecdotes savoureuses. "Chaque chapitre de ce livre que tu sélectionnes est meilleur que le dernier ."

Comme au Paradis, chaque phrase est plus délicieuse que la précédente.[5] Le livre est composé de huit chapitres:

Chapitre 1 : Touchant la conduite des rois.

Chapitre 2: Touchant la conduite des derviches.

Chapitre 3: Touchant la modération des désirs.

Chapitre 4: Touchant les avantages du silence.

Chapitre 5: Touchant la jeunesse et l'amour.

Chapitre 6: Touchant les atteintes de l'âge.

Chapitre 7: Touchant l'influence de l'éducation.

Chapitre 8: Touchant les bienséances en société.

Le Golestan est un fidèle reflet du monde tel qu'il se présente à notre regard. Saadi y dépeint avec maîtrise et dextérité le bien et le mal, les contradictions qui traversent les différentes couches sociales, le tout, sous forme de contes savoureux agrémentés de citations extraites du Coran ou de Hadiths accompagnés de vers en persan ou en arabe, dans un style chargé de subtilités philosophiques et gnostiques.

Il affirme lui-même à propos du Golestan:

"Les frimas d'automne n'ont pas de prise sur ses feuilles et la rotation des saisons ne changera pas sa splendeur de printemps en désolation d'automne. Aussi longtemps que durera la langue et la littérature persane, ce Golestan gardera sa fraîcheur".

Le Boustan, quant à lui, figure un monde idéal empreint de bonté, de probité, de foi et de sincérité.

Dans ce jardin de rêve, l'homme est idéalisé, et le lecteur est conduit, en l'espace de dix chapitres, vers une cité idéale où l'humain est placé au plus haut sommet de la création, dégagé des vices et des bassesses. Le Boustan est composé de dix chapitres:

Chapitre 1: Sur la justice, l'art de gérer et le jugement.

Chapitre 2: Sur la bienfaisance.

Chapitre 3: Sur l'amour, l'ivresse et le délire.

Chapitre 4: Sur l'humilité.

Chapitre 5: Sur la résignation.

Chapitre 6: Sur la sobriété.

Chapitre 7: Sur l'éducation.

Chapitre 8: Sur la gratitude pour le bien-être reçu.

Chapitre 9: Sur la repentance et la bonne action.

Chapitre 10 : Sur la psalmodie et la conclusion.[6]

Le Golestan et le Boustan constituent une somme dans laquelle Saadi expose avec pragmatisme l'ensemble de sa sapience et de ses expériences, dans un langage exquis où la pureté du style et la concision des termes font clairement ressortir la sagesse des propos. L'auteur n'hésite pas, pour échapper à la monotonie, d'émailler ses récits d'anecdotes et de traits amusants. Il précise à ce propos: "J'amalgame la potion amère de mes exhortations avec le miel de l'esprit afin de les rendre réceptives aux âmes dolentes"[7]

Il convient cependant de chercher le point culminant du talent de Saadi dans ses poèmes lyriques, colorés et pleins de mystères. L'amour y est décrit avec brio, avec une pureté rarement égalée dans l'expression. Les poèmes lyriques de Saadi expriment la douleur, l'émotion et les souffrances qui caractérisent l'amour, un amour dont l'objet principal est Dieu et l'ensemble de la création. "Ce qui fait le bonheur du monde fait également le mien. Je suis amoureux du monde entier puisque le monde entier est à Lui".[8] L'accession à un tel amour n'est possible, d'après Saadi, que par la purification de l'esprit et du corps. "Le coeur est le miroir du visage occulte; A condition toutefois que le miroir ne soit pas terni[9]". Et il ajoute: "Celui qui n'a point bu le vin de l'amour et le calice des peines, celui -là , dans ce monde, n'a aucune part dans la vie".[10] Saadi place l'amour spirituel au-dessus des attachements charnels. "O Saadi, l'amour et les plaisirs des sens ne se mêlent point ensemble, près des chapelets d'un ange, il n'y a pas de place pour un démon"[11] Selon lui, la seule science qui mérite ce nom est celle qui place l'homme sur la trace de Dieu et de l'amour authentique.

" O Saadi, efface de ton coeur toute image qui n'est point de Lui; tout savoir qui ne mène pas à Dieu n'est que pure ignorance".[12]

Bien que Saadi ait composé, conformément à la tradition chez les poètes de son temps, des odes dithyrambiques à l'adresse des puissants en place, à la différence de ceux-ci, il a évité la flagornerie ou l'exagération en adoptant le ton d'un dispensateur de bons conseils à l'endroit des détenteurs de pouvoir ou de richesse, et n'a jamais manqué une occasion de leur rappeler la précarité des biens matériels. A l'appui de sa thèse, Saadi attire l'attention de ses lecteurs sur la fin parfois triste des tyrans et les invite à faire preuve d'humilité devant Dieu, ainsi qu'à répandre le bien.

"Il n'est pas donné à tout le monde de dire crûment la vérité; C'est un privilège qui est reconnu à Saadi seul".[13]

Ses convictions religieuses apparaîssent clairement et de manière accentuée dans ses propos relatifs à l'unicité de Dieu, et dans les louanges à l'adresse du prophète de l'Islam. Le seul amour qui puisse exister est celui qu'on éprouve pour Mohammad et sa sainte famille, nous apprend-il.[14] Le salut de chacun, réside dans la fidélité au messager de Dieu.

"Ne t'imagine pas que le chemin du salut, Est autre que le chemin tracé par Mustafa (le prophète)". Tout en respectant profondément les préceptes religieux, et c'est l'une de ses principales qualités, il prend ses distances par rapport à toutes sortes de rigorismes idéologiques.

Avec la largeur d'esprit et la philanthropie qui le caractérisent, Saadi affiche une même indulgence pour ses concitoyens et pour les étrangers, pour ses amis


Le mausolée de Saadi

et pour ses ennemis; il fulmine uniquement contre les tyrans et les tricheurs qui mettent la religion au service de leurs vues ou de leurs intérêts personnels.

Saadi fait montre d'indulgence à l'égard de l'humanité, la considérant issue d'un même créateur; il se fait le messager de la paix et de la philanthropie. Dans son optique, "les fils d'Adam sont les membres d'un seul et même corps".

L'homme et la liberté étant, d'après Saadi, indissociables, il souhaite ardemment une meilleur entente entre les peuples et l'élimination des conflits et des hostilités au sein des sociétés humaines. Pour atteindre cet objectif, il recommande la générosité et la compassion envers les pauvres et les malheureux:

"O, toi qui es sans souci de la peine d'autrui, Tu ne mérites pas d'être appelé un homme". Poète universel par le contenu de ses vers, il ne manquera jamais d'afficher l'étendue de sa maîtrise et la beauté de son oeuvre, défaut somme toute pardonnable voire séduisant quand il s'agit d'un vrai poète.

" O Saadi, on ne peut s'imaginer comme ton langage est suave.

Le jardin de ton esprit est rempli d'oiseaux aux chants délicieux, Depuis que le jardin de ton esprit s'est couvert de fleurs,

Les rossignols y ont cessé leur chant et sont devenus comme des hérons."[15]

Abolfazl DJAFARNEJAD

1- Dans ses poèmes lyriques, Saadi y fait allusion en ces termes: 1) y a bien des demeures en dehors du Fars 1\ y en à Damas, Byzance, Bassorah et Bagdad, Mais ne lâchent point le pan de mes habits, La terre de Chiraz et la source de Roknabad

Saadi -Oeuvres Complètes, par Foroughi M.A. Page 468,

2.3.4 -Ibid P. 594. 637.

5- Saadi, Ibid P. 437. ~.

6- Saadi, Boustan, Ibid P. 205.

7- Saadi, Golestan, Ibid P. 193.

8- Saadi, Mavaeze, Ibid P. 787.

9.10. 11- Saadi, Ibid. Ghazaliate P. 453 -484.

12- Ibid P. 432 -571.

13- Ibid, Mavaez P.733.

14- Saadi, si tu veux professer l'amour et rester jeune, l' amour de Mohammad et de sa sainte famille te suffira. Ibid. P. 714

15 -Ibid. P. 494.

FRANCE 2006
Printemps Estudiantin

Mars 2006. Le printemps est venu, avec son lot de lumière, de fraîcheur tempérée, de vacances en perspectives; avec, dans certains pays attractifs, les premiers "arrivages" de touristes, les premiers promeneurs, un peu disséminés, qui n'ont pas hésité à engager leurs premières promenades, prometteuses, dès l'apparition des premiers rayons de soleil. Et les premiers sourires printaniers venus annoncer la fin, pour certains, du cycle hivernal de leurs humeurs gelées; la démultiplication des naissances, enluminées par le climat renaissant, par le retour de la flore; et la jeunesse, également en fleur, pleine de vigueur, d'entrain, de lumière dans le regard, sur le visage, sur les mains, sur ses habits, déjà colorés, rehaussés de lumière joyeuses et criardes; le printemps est une fête, sur tous les continents. Le jeune est en fête. Sur tous les continents, il aime la joie et la couleur. En mars, son maintient, toujours digne, reste festif. S'il garde son sérieux, l'intention reste festive. S'il adopte soudain des gestes amples, c'est pour communiquer sa joie. S'il a la verve haute, s'il gesticule en communiquant sa bonne humeur, c'est par nature. Alors, au printemps, le jeune gesticule par groupe. Il interpelle ses aînés en rangs dispersés, qui très tôt se rejoignent pour ne faire qu'un. Les aînés ne sont pas en reste, qui rallient leurs progénitures. Alors on crie, on hurle, on s'égosille, on aspire à synchroniser la musique des voix; on lève les bras pour exprimer physiquement des paroles fleuries (certains esprits mal intentionnés diraient: des revendications). On sort des banderoles, on peaufine des mots d'ordre, on cisèle des slogans. C'est de bonne guerre. La société est un creuset de forces vives, de potentialités, de microprojets latents, d'espoirs souvent déçus, à l'état de braise, un souffle suffit pour faire ressortir la flamme du brasier. Par nature, la société contraint ses membres, parfois immodérément, souvent injustement. Alors ses membres donnent de la voix. C'est de bonne guerre. A la voix qui monte, le printemps est propice. Sous le clair soleil, on arbore avec fierté l'étendard de la vitalité. On espère corriger les ratés du système. On espère intervenir sur le calendrier qui planifie nos intervalles de joie et de peine, pour ne pas gâcher notre printemps.





Paris, mars-avril 2006, Boulevard SAINT-MICHEL, Un début d'après-midi

Le boulevard est animé; doublement animé. Les passants passent, en laissant se détacher de leurs cortèges des "étudiants". Ce sont eux qui accentuent l'animation coutumière du "quartier Latin" et de ses alentours. C'est le printemps, il fait soleil. Les étudiants se dirigent vers la Sorbonne. Un étudiant se rendant à l'université, cela n'étonne personne; ni même vingt ou cinquante étudiants. Une marée de passants, cela ne surprend guère; ni même une marée d'étudiants dont la bonhomie revendicative écarte toute crainte de débordement. Les commerçants se souviennent cependant, et les cafés, et certains peut-être des employés de la librairie philosophique Vrin. Ils se souviennent du spectre jovial de mai 1968. En ce temps-là, ils étaient nombreux à rallier la Sorbonne pour protester contre le conservatisme de "la France du Général". La France "postmoderne" a fait table rase de son mémorable mois de mai. Toute la France? Assurément non. Une certaine couche de la société continue à croire en l'efficacité des débordements joviaux. A peine le "Contrat Premier Emploi" proposé, qu'ils s'amusaient déjà dans la rue, en "gesticulant" contre un contrat "inique" susceptible de fragiliser leur insertion future dans le monde ô combien (et parfois trop) adulte du travail. L'article huit de la loi sur l'égalité des chances élaboré par le gouvernement Villepin laisse deux ans aux employeurs pour se séparer, au besoin, de leurs employés CPE, sans justifications, sans contrepartie, sans garanties, pour en faire des employés "corvéables". C'est du moins l'opinion d'une majeure partie des étudiants de France, et de l'ensemble des "gesticulateurs" inquiets qui ont une fois de plus forcé la Sorbonne à s'habiller de barricades, et les commerçants du coin à fermer boutique. Pour ce qui est du bien-fondé du CPE, les avis restent partagés entre ceux qui redoutent la précarisation future du travail des jeunes, et ceux qui saluent le providentiel CPE créateur d'emplois. Laissons aux spécialistes le soin d'analyser et de trancher. Continuons pour notre part à célébrer avec insouciance le printemps et ses odeurs stimulantes. Le printemps qui donne envie de gambader dans la campagne, de flâner dans les rues de la ville, nonchalamment, de fredonner des chansons, de déclamer des slogans, avec des gestes amples, de faire des projets, de bâtir un avenir pour notre parcelle de lendemain, et, si par malheur une idée "méchante" venait à menacer ce peu, de crier à l'unisson, enfin, d'évaluer après coup (c'est l'étape ultime) le bien-fondé de notre cri.

Esfandiar ESFANDI



L'Iranologie dans les grands

Des origines à nos jours

On compte l'iranologie parmi les nombreux domaines d'études entreprises en Occident, et qui constituent le vaste continent des études orientales. La discipline a véritablement pris son essor au XXème siècle, mais comme on le sait, elle remonte en quelque sorte à la Renaissance, à l'époque où l'Europe tentait de recouvrer son identité, qu'elle avait laissé se dissoudre dans les méandres du Moyen Age chrétien. Dans l'étude qui va suivre, nous essayerons de fournir chronologiquement (et par pays) une esquisse et un bilan qui démontrera l'importance et l'impact de la discipline, sous toutes ses formes (élémentaire ou élaborée) et sous différentes époques.[1] Notre étude s'appuie en partie sur l'ouvrage d'Assadi, mais également, sur un certain nombre de travaux français, et sur d'autres études qui ont été traduites en



Joseph SCALIGER

français ou en persan. Enfin, nous signalons, tout particulièrement, un travail de Lucien Bouvat (*Essai sur les rapports de la Perse avec l'Europe. De l'antiquité au commencement du XIXème siècle,* in *Revue du Monde Musulman*, 1921, vol.46, p.25-101).

Une tradition assez ancienne laisse entendre que l'histoire de l'influence de la littérature persane sur les pays européens remonte au 17ème siècle, ce qui correspond à peu près aux débuts des études iraniennes en Europe. Les recherches actuelles tendent cependant à situer cette date aux alentours du 16ème siècle, ou tout au moins, à la Renaissance.

En effet, en 1557, onze ans après la publication de la version persane du Pentateuque, réalisée par un juif de Perse nommé Jacob Tawus, sur lequel nous reviendrons, un arménien de Tabriz connu sous le nom de Christoforo Armeno (ou même Christophe de Roville) publie à Venise, un roman intitulé *Le pèlerinage de trois jeunes gens, fils du roi de Serendib*, qu'il déclare avoir traduit du persan. Mais, l'allemand Theodor Benfey, historien des études orientales, conteste cette affirmation dans une notice consacrée à ce roman. Il rapporte qu'Armeno se serait contenté d'imiter *les Sept Idoles (Haft Paykar)* de Nezami Gandjavi, auteur persan du 13ème siècle.[2]

Quoiqu'il en soit, la traduction de ce roman en plusieurs langues européennes, même en danois, démontre son succès au cours du16^ème siècle. De plus, au cours du17^ème et du18^ème siècle, la littérature accueille favorablement sa traduction française, laquelle aura par ailleurs fourni au conteur François Vatable Béroalde de Verville la matière de son *Voyage des princes fortunés* (1610), à Thomas Simon Gueullette celle d'une partie de ses *Soirées bretonnes* (1712) et même, dit-on, celle de *Zadig* (1743) à Voltaire.[3]

L'influence de la littérature persane sur celle de l'Europe s'est également faite à travers la tradition orale. En effet, Charles Lévêque, auteur d'un excellent livre de recherches fondamentales, *Les Mythes et les Légendes*, prouve à l'évidence que le *Chah Nameh* de Ferdowsi, grand poète épique iranien du11^ème siècle, était connu du poète italien du16^ème siècle, Ludoxico Arioste, et de l'écrivain français du même siècle, François Rabelais.[4]

Mais c'est évidemment au 20ème siècle que les comparatistes ont effectué leurs travaux les plus importants. En effet, au début de ce siècle, Alexander Haggerty publia à Paris, un article dont le titre, "Une hypothèse sur les sources de l'*Orbecca* de Giambattista Giraldi Cinthio", attira l'attention des amateurs italiens, sur son imitateur français, Jean-Édouard Du Monin, mais

centres orientalistes du monde

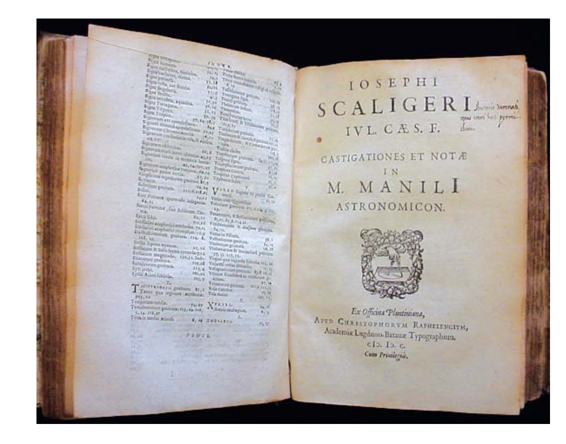
également sur les éventuelles sources de l'*Orbecca*. Cet article, et ceux d'autres chercheurs, ont été examinés par Gilles Banderier. Tous soutiennent que les sources de l'*Orbecca* pourraient bien être le Chah Nameh de Ferdowsi. L'attention des comparatistes, des amateurs de littérature européenne et des iranologues s'oriente dès lors vers un champ de recherches extrêmement intéressant,[5] et aujourd'hui encore, prometteur.

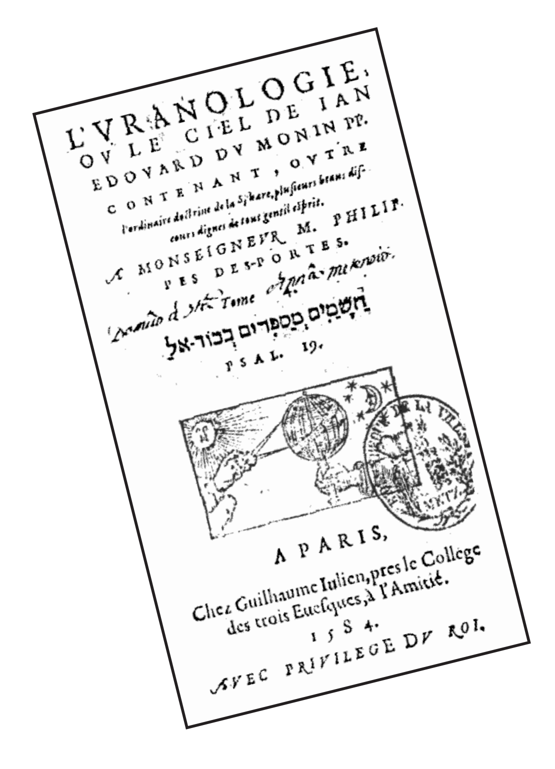
La Hollande au 16ème siècle et au 17ème siècle

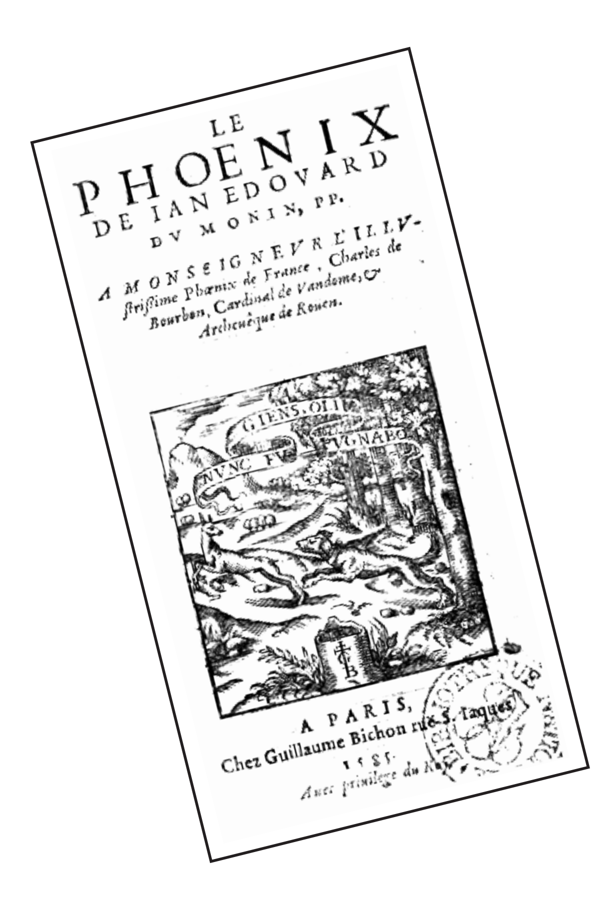
Revenons-en cependant au tout début de notre exposé diachronique. La Hollande fut, surtout au 17ème siècle, célèbre pour ses imprimeries et ses universités, en particulier Leyde. De tous les pays européens, notamment d'Allemagne, on se rendait à Leyde pour étudier sa précieuse collection de manuscrits orientaux. La Hollande avait alors entrepris, par l'intermédiaire de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, d'établir des relations commerciales avec la Perse, dès l'époque des Safavides. Par conséquent, nombre d'employés, d'artistes et d'artisans de ce pays se rendirent à la cour des rois safavides. Ils y furent favorablement accueillis. Un employé de cette Compagnie qui, résidant alors en Inde, pratiquait le persan, rédigea un manuel pratique de la correspondance en Perse.[6]

Thomas Erpenius, sur lequel Johann Fuck, historien des études arabes en Europe, revient avec insistance, est peut-être celui qui a le plus contribué à l'essor de l'orientalisme hollandais de son temps. Il portait alors le titre de professeur de langues orientales et enseignait notamment l'arabe et le persan.[7] Avec Jacques Golius, élève distingué d'Erpenius et celui qui, lors de la guerre, vers 1626, entre la Perse safavide et l'Empire ottoman pour la reprise de Bagdad, accompagnait l'armée de cet Empire[8] , l'orientalisme hollandais façonne son école d'orientalistes et attire de nombreux spécialistes européens sur son sol.[9]

Mais cet intérêt pour le persan remonte au milieu du16ème siècle. En effet, dès cette époque la langue persane avait attiré l'attention des savants et des universitaires hollandais. La traduction en persan d'une partie du Pentateuque, effectuée en 1546 à Constantinople, fut apparemment le point de départ d'une désormais insatiable curiosité (pour les langues en général). Franciscus Raphelengius qui, depuis 1589, enseignait les langues orientales à Leyde, détecte des ressemblances entre le persan et la langue hollandaise. Il rapporte ses observations à un latiniste parmi ses collègues professeurs. Leur correspondance, qui se poursuit pendant quelque temps, aboutit à des débats animés sur la parenté de la langue persane avec les langues européennes. Ce fut à cette époque, et en s'appuyant sur une étymologie sans fondement scientifique que les philologues essayèrent de prouver que la langue employée dans la région d'Antwerp (Anvers) de la Flandre hollandaise dérivait de la langue des Cimmériens germaniques, lesquels s'étaient installés, à une époque très reculée, en Europe occidentale.[10] Quelques mots signalés, dont on pouvait trouver les traces en Bactriane, correspondant au Nord de l'Afghanistan actuel, provoquèrent débats et polémiques. Mais les humanistes, qui considéraient la langue latine comme la plus savante du monde, accueillirent avec scepticisme cette hypothèse.




L'VRANOLOGIE, OV LE CIEL DE IAN EDOVARD DV MONIN PP.
CONTENANT, OVTRE l'ordinaire doctrine de la Sphare, plusieurs beaux discours dignes de tout gentil esprit.
A MONSEIGNEVR M. PHILIP. DES DES-PORTES.
השמים מספרים כבוד-אל
PSAL. 19.
A PARIS,
Chez Guillaume Iulien, pres le College des trois Euesques, à l'Amitié.
1584.
AVEC PRIVILEGE DV ROI.


LE PHOENIX DE IAN EDOVARD DV MONIN, PP.
A MONSEIGNEVR L'ILLVSTRISSIME Phœnix de France, Charles de Bourbon, Cardinal de Vandome, & Archeuêque de Rouen.
A PARIS,
Chez Guillaume Bichon rue S. Iaques.
1585.

Joseph Scaliger, parti de Paris pour Leyde pour prendre part à cette discussion, refusa l'étymologie des mots soi-disant germaniques, mais du coup il attacha une grande importance à la langue persane. Il tira profit de cet intérêt nouveau dans un ouvrage qu'il rédigea, et qui portait sur le calendrier (1582). On constate en lisant ses écrits, qu'il s'ingénia à trouver la trace de la langue persane dans d'autres langues et qu'il poursuivit pour ce faire, la voie tracée par Raphelengius.[11] Il est en outre à noter que l'une des plus grandes tentatives portant sur l'étymologie était alors due à un médecin et orientaliste allemand, nommé Johann Elichmann, qui, disait-on, avait repéré plus de quatre cent mots persans transportés tels quels dans la langue allemande.[12]

Avec l'attention portée au persan, les manuscrits gagnèrent à leur tour de l'importance, et leur acquisition, un objectif. Erpenius dirigea ses recherches de manuscrits vers les grands centres orientalistes d'Europe, et Golius, dont l'élève le plus distingué, le médecin et philologue Herbert de Jager, habitait alors avec son ami Jean Chardin à Ispahan, prit l'initiative d'en commander à un hollandais qui s'y rendait.[13] L'allemand Levinus Warner qui fut aussi l'un des élèves célèbres de Golius, rapporta de son long séjour à Constantinople, un grand nombre de manuscrits orientaux qui seront ensuite déposés à l'université de Leyde, où ils porteront et portent encore aujourd'hui le nom de "Legatum Warnerianum".[14]

Selon Louis de Dieu, dont nous parlerons plus bas, la discussion portant sur la parenté entre la langue hollandaise et la langue persane avait amené son maître Erpenius à fixer son attention sur cette dernière. D'ailleurs Erpenius possédait l'histoire universelle, le *Rozat-al-Safa (Jardin de la pureté)* de Mirkhawd, historien persan qui vécut au 15ème siècle. Mais Golius avait effectivement préparé un *Dictionnaire persan-latin* qui, après sa mort, fut publié par Edmund Castell, compilateur d'un grand dictionnaire polyglotte.[15]

L'une des tentatives les plus originales de Golius fut celle de prendre comme collaborateur Hakkverdy qui fut membre de l'ambassade persane envoyé à la cour du roi de Schleswig-Holstein.[16] Vers 1642-43, Hakkverdy lui prépara les textes du *Golestan* de Saadi, du *Divan* de Hafez, et du *Kelileh va Demneh* (Pilpay). Il faut ajouter au nom de ce persan converti au christianisme, celui d'un autre converti persan, nommé Ouroudjbek, qui fut envoyé à la cours du roi d'Espagne par Abbas le Grand.[17] Avant d'être tué dans une rixe à Valladolid en 1606, il écrivit, avec le concours d'un aristocrate espagnol, ses *Souvenirs et récits de voyages*, où il évoquait le souvenir de sa mission en Europe, ainsi que ses souvenirs relatifs à la dynastie safavide.[18]

Le wallon, Louis de Dieu, qui fut un pasteur très versé dans les livres saints, et qui vivait alors à Leyde, composa, en 1639, la première grammaire persane en Europe. Cette même année, il traduisit du persan en latin deux opuscules rédigés par le jésuite Jérôme Xavier; l'un sur la vie de

Jésus-Christ, l'autre sur la vie de Saint-Pierre. Ce dernier les avait écrits à l'attention du célèbre empereur moghol des Indes, Akbar Chah, fondateur d'une nouvelle religion dite "Religion divine".[19] Warner avait lui aussi composé, en 1644, un recueil de proverbes persans, unique dans les annales des études orientales en hollandais.[20]

Mais s'agissant des études d'iranologie dans la Hollande du 17ème siècle, le plus important reste la publication et la traduction de quelques trésors de la littérature persane. Saadi, poète et moraliste iranien du13ème siècle était bien connu dans l'Empire Ottoman quand sa renommée traversa l'Europe où sa fortune littéraire fut extraordinaire. Golius, dans ses cours de langues orientales, enseigna le texte du *Golestan*. Son élève, George Gentius, publia, pour la première fois, le texte persan de ce chef-d'oeuvre, en 1651, à Amsterdam, et sa traduction latine, en 1656. Si l'on en croit J.J.P. De Bruin[21] , en 1697, un libraire d'Amsterdam nommé J.V.Duisberg, publia une traduction hollandaise du *Golestan* faite à partir de la version allemande. Mais J.Th. Zenker[22] affirma que la traduction allemande d'Adam Olearius avait été réalisée à partir d'une traduction hollandaise.

Henri Massé, qui a consacré une étude magistrale à Saadi[23] , rapporte, d'après V.Chauvin, la date de 1694 pour la traduction du *Golestan* en hollandais (d'après la version d'Olearius). Le *Boustan*, autre livre de Saadi, a également été traduit en hollandais en 1688, par J. Hoorm, et publié à Amsterdam[24]. Warner, qui initia plusieurs tentatives orientalistes, est également le premier européen qui a traduit en latin grâce au commentaire d'un iranisant turc nommé Soudi, quelques ghazals de Hafez.

Le bilan des études iranologiques en Hollande, pour l'époque qui nous concerne, démontre que les iranologues de ce pays s'intéressaient à la philologie et à la littérature persanes, un intérêt qui attira aussi, et très tôt, l'attention d'autres pays européens.

Tahmouress SADJEDI
Université de Téhéran





Thomas ERPENIUS

1-Rudi Matthee et Nikki Keddi, rassemblant un recueil d'articles portant le titre de *Iranien Studies in Europe and Japon*, les ont publiés dans le *Journal of the Society for Iranian Studies*, New York, 1987, articles qui ont été écrits par Bernard Hourcade (France), Bert G. Fragner (Allemagne, Autriche et Suisse), Angelo Piemontese (Italie), Nisae Nakaniski (Japon), J.T.P. De Bruin (Hollande), Anna Krasnowolska (Pologne) et Mauriel Atkin (Russie). Heureusement ils ont été traduits en persan et publiés dans le magistral périodique du Docteur Nasrollah Pourdjavadi, *Nachr-é Danech*. Morteza Assadi, qui était l'un des plus actifs traducteurs de ce recueil, les a ensuite rassemblés et publiés en un volume (*Iranologie en Europe et au Japon*, Téhéran, Ed.Al-Hoda, 1992).

2-Bouvat, *Essai*, p.72.

3-Ibid., p. 72 et 73.

4-Ibid., p.73.

5-Luqmân, 18, 1, automne - hiver, 201-2002, p.57-65.

6-Assadi, p.24.

7-Ibid., p.230; Abd Al-Rahmân Badavi, *A Dictionary of orientalists*; trad. persane par Chokrollah Khakrand, Qom, 1996, p.8.

8-Ibid., p.337.

9-V.V. Barthold, *La découverte de l'Asie. Histoire de l'orientalisme en Europe et en Russie*. Trad.du russe par B. Nikitine, Paris, Payot, 1947, p.130.

10-Assadi, p.226-227.

11-Assadi, p.227; Badavi, p.12.

12-Assadi, p.XVII et 228.

13-Assadi, p.229; Dirk Vander Cruysse, *Chardin et Iran*; trad. Persane par H. Akhavan Taghavi, Téhéran, Ed.du Farzan-é Rouz, 2001, p.76.

14-Barthold, p.130.

15-Assadi, p.231.

16-Barthold, p.136.

17-Ibid., p.135; Abdol-Hadi Hairi, *Les premières rencontres des penseurs iraniens avec deux types de civilisations bourgeoises*, Téhéran, Ed. Amir Kabir, 1998, p.161.

18-*The cambridge history of Iran*, vol.6, trad. Persane par Yaghoub Ajand, Téhéran, Ed. de Djami, 2001, p.195.

19-Assadi, p.231.

20-Ibid., p.231-320.

21-Ibid., p.232.

22-*Manuel de Bibliographie orientale*, Leipzig, 1861, vol.2, p.37 (nº 474).

23-*Essai sur le poète Saadi*, Paris, 1921; trad. Persane par Gh. Yuossefi et M.H. Mahdavi, Téhéran, Ed. de Tous, 1990,p.378.

24-Ibid.

L'IRAN
LE PARADIS DES DOCUMENTARISTES

Rouhollah Hosseini : L'existence est fortement imprégnée du parfum de l'enfance, à plus forte raison la vie d'un artiste. Permettez-nous donc de commencer par votre biographie. Quel parcours avez-vous suivi pour devenir le célèbre documentariste que vous êtes aujourd'hui?

Kioumars Derambakhsh: Je suis né le 25 décembre 1945, par un jour de neige. La deuxième guerre mondiale venait de finir; les bombes atomiques avaient déjà rasé Nagasaki et Hiroshima. C'est peut-être pour cette raison que je me suis dirigé vers la réalisation de films pour la défense de l'environnement et contre la guerre. Enfant, j'ai été placé, sur l'insistance de ma mère, à l'école franco-iranienne Saint-Louis. Il y avait pas mal d'écoles de ce type à l'époque: Râzi, Jeanne D'arc, Madame Arica, ... Parce qu'effectivement, c'était la culture française qui primait en ce temps-là. A Saint-Louis, on nous enseignait la langue et la littérature persanes la moitié de la journée, et pendant l'autre moitié, la langue et la littérature françaises. De ce fait par exemple je connaissais Charlemagne et le gouvernement de Vichy à l'âge de six ans, et à sept ans je m'amusais à monter la Tour Eiffel en maquette. On nous projetait aussi deux fois par semaine des films français, dont ceux de Jean Rouch, et des documentaires variés. Ces derniers m'on beaucoup apporté, au point de déterminer mon parcours, et donc, mon avenir. Je faisais effectivement partie de la troisième génération des écoliers issus de cet institut. Nimâ et Hedayat nous avaient précédé. Sur la banquette même où j'avais l'habitude de m'installer, il y avait leurs signatures, ce qui m'a amené plus tard à faire deux films sur la vie de ces deux écrivains.

R.H.:Votre grand intérêt pour la littérature qui, soit dit en passant, a fortement influencé votre pratique cinématographique, n'est pas étranger, je suppose, à la découverte de ces auteurs?

K.D: Exactement. Ces deux

écrivains ont représenté pour moi, une voie d'accès vers la littérature persane. Comme je vous l'ai dit, nous faisions en même temps notre apprentissage de la littérature française. A l'école française je me suis familiarisé avec les *Lettres persanes* de Montesquieu, dont l'effigie alla plus tard orner, aux côtés d'une miniature de Réza Abassi, les billets de 200 francs.

Massoud Ghardashpour: Pour en revenir à votre principal centre d'intérêt, je veux dire l'image et le cinéma, parlez-nous de vos débuts…

K.D: Mon père était projectionniste à l'Armée. Il nous projetait des films la nuit, quand il rentrait. Ainsi, c'est à l'âge de cinq ans que j'ai pu voir mon premier documentaire, c'était "Nanouk l'esquimau" je m'en souviens, de Robert Flaherty, le père du format documentaire, mondialement connu. Ce film m'a beaucoup marqué…

M.GH.:… et vous a conduit vers le genre documentaire. Quel a été votre premier film en la matière ?

K.D: J'ai commencé par *La cloche*, qui avait pour objet la vie des guides caravaniers dans le désert. Je suivais deux lignes parallèles dans ce film : celle de la tradition et celle de la modernité. J'envisageais effectivement de montrer le malheur des guides de caravane qui, précurseurs de l'industrie du transport depuis des milliers d'années, étaient alors réduits au chômage par l'arrivée du train. Je voulais évoquer ce cas de figure où l'on voyait clairement que la technologie prenait le dessus sur la tradition. A la fin du film, on aperçoit un guide qui, accompagné de son chameau désharnaché, passe devant un Saghakhaneh, et s'exclame douloureusement: " Je ne m'intéresse plus à la vie qui n'a plus de sens pour moi. Nous n'avons plus de charges à transporter, nous les chameliers." Il dit cela face au Saghakhaneh, qui est une sorte de fontaine aménagée, chargée d'une symbolique religieuse. Autrement dit, il cherche refuge dans la religion, contre la modernité. D'une certaine manière, notre révolution fut aussi une réaction face au faux développement et du vide culturel qui s'en est suivi, et qui à l'époque, a suscité la réaction de la tradition. Quoiqu'il en soit, ce premier film eut un grand succès à l'époque. Il a obtenu la coupe d'or du festival " A.B.U. " de Chiraz, consacré aux pays asiatiques.

Au terme de ma scolarité à Saint-Louis, mon père m'a offert comme cadeau un appareil photo grâce auquel je me suis initié aux techniques cinématographiques. J'ai peu à peu appris à maîtriser le volume de l'écran, la lumière, le cadrage, la perspective. J'estime en fait que pour devenir un bon cinéaste, il faut commencer par la photographie. Finissant mes études à Saint-louis, j'informai ma mère de mon hésitation à continuer mes études en Iran ou à l'étranger. A cette époque, il n'y avait pas vraiment la possibilité de se



Megalithic mysteries



La tribu Qachqai

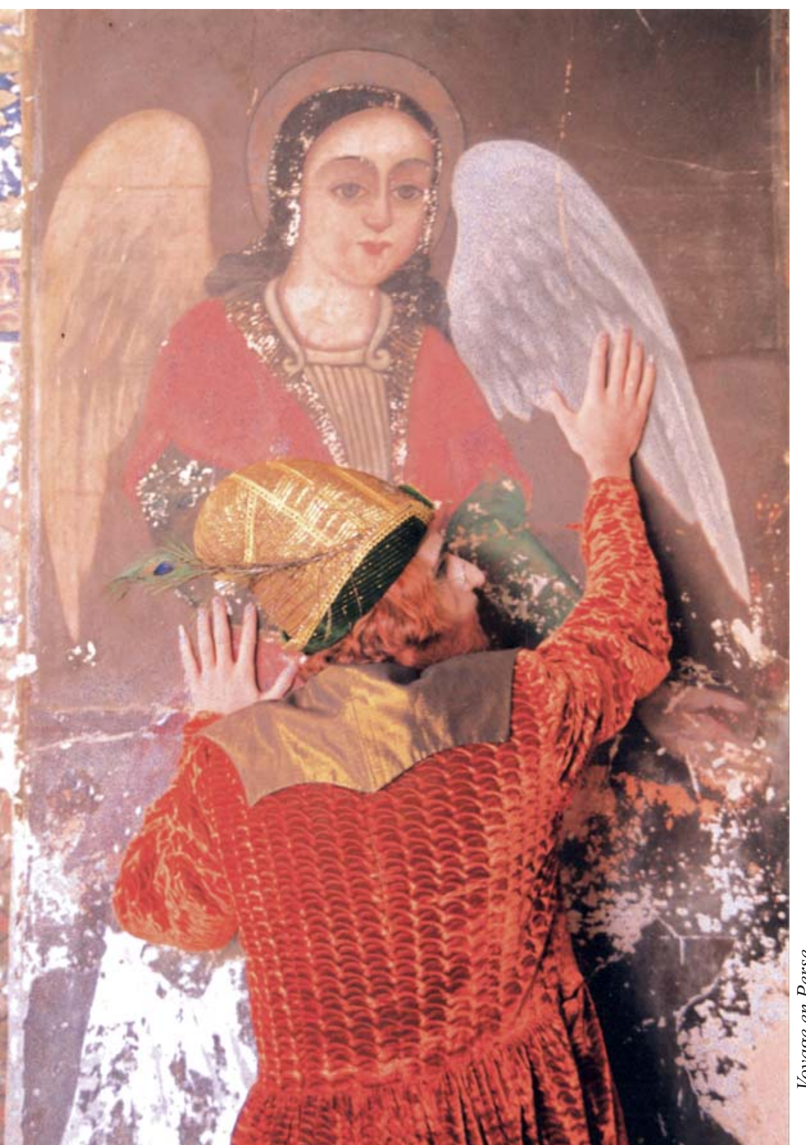
consacrer à des études dignes de ce nom en Iran. "Tu peux t'installer au bord d'un bassin, m'a un jour dit ma mère, pour pêcher des grenouilles. Tu peux aussi aller au bord d'un océan pour pêcher une baleine". Ainsi, j'ai décidé de partir en France.

R.H.:Connaissiez-vous l'atmosphère culturelle de la France de l'époque ? Celle des années soixante ? Pourquoi avez-vous choisi la France pour " pêcher votre baleine"?

K.D: Je connaissais déjà la France à travers des films et des livres qu'on nous fournissait à l'école. J'avais aussi des amis français en Iran. Je collaborais avec une agence française, *Presses Associées* , pour laquelle j'envoyais des photos de l'Iran. En France, je me suis directement adressé à cette même agence. C'était en 1968, l'année des émeutes estudiantines. J'ai photographié les événements pour le compte de ladite agence. J'ai moi-même participé occasionnellement au mouvement, en criant des slogans. Au cours de ces mêmes mouvements, je me suis fait un ami célèbre: Daniel Cohn Bendit, l'un des animateurs de 68. Avec lui, nous avons occupé la Sorbonne. C'est là que j'ai produit mes meilleures photos. Puis, je me suis inscrit à Paris 1, pour y étudier le cinéma. Au terme de mes études, je suis rentré en Iran.

M.GH.: Et vous avez commencé à faire vos premiers films, dont La cloche.

K.D: Oui. Mon deuxième film intitulé *L'immigration des oiseaux* raconte l'histoire d'un garde-chasse de l'île de Mian-Kaleh, une zone protégée. Il avait tant vécu dans le voisinage des oiseaux, qu'il communiait avec eux. Il habitait sur l'île depuis trois ans. Il commençait à percevoir le tragique de sa condition: cloué sur place tandis que les oiseaux pouvaient se déplacer à volonté. Il les jalousait même, aspirant donc à devenir un oiseau. Puis, j'ai proposé à la télévision de réaliser *La chouette aveugle*. Le responsable de l'époque, Nasser Gorguine mit du matériel à ma disposition; Parviz Fanizadeh accepta de jouer dans le film, lequel fut tourné dans un village de la région de Zanjan.


Voyage en Perse

M.GH.:Vous avez aussi réalisé un film sur l'artiste en exil, qui traitait de la vie de Hedayat. Il n'est pas sans rapport avec ce dernier film.

K.D: Oui, en préparant *La chouette aveugle*, l'idée m'est venue de consacrer un film aux derniers jours de Hedayat à Paris. Fanizadeh accepta de jouer aussi dans ce film en posant comme seule condition, d'être accompagné en France par un musicien iranien susceptible de lui recréer à l'étranger, l'atmosphère de notre pays. Nous avons donc amené avec nous un joueur de Sintour, Ali Achouri, qui joua de son instrument durant toute la durée de notre séjour à Paris.

M.GH.: Comment réagissaient les français que vous rencontriez à Paris?

K.D: Ils s'étonnaient de notre zèle et de notre attachement vis-à-vis de notre musique traditionnelle.

R.H.:Vous avez expliqué au début la raison qui vous a amené à réaliser des films axés sur l'environnement, mais une grande partie de vos œuvres portent sur les tribus iraniennes. Qu'est-ce qui a motivé votre choix?

K.D: Pour mieux vous répondre, je vais dire que mes films se

divisent en cinq catégories: les biographies, avec deux films, l'un sur la vie de Hedayat, l'autre sur Nima. Je voulais aussi réaliser un film sur la vie de Aminollah Hossein, le grand musicien, né à Balkh. Malheureusement, il est resté inachevé à cause de la Révolution. La seconde catégorie concerne les films environnementaux. Lors de la Conférence de Rio en 1992, à l'occasion de la journée mondiale de la Terre, il fut décidé que tous les pays s'engageraient à projeter, un jour par an, des films relatifs à l'environnement. A la suite de quoi j'ai décidé de réaliser *Attention*, un court métrage de 8 minutes, lequel a été diffusé par les télévisions de 32 pays. Ce film évoque la nostalgie d'un dessinateur pour la nature que l'homme détruit sans regret. On montre aussi avec ces dessins de réelles scènes de destruction de la nature. A mon retour en Iran, nous avons organisé le premier festival de films environnementaux. Ont été retenus pour l'occasion 700 films venant des quatre coins du monde. Nous avons ainsi pu les prêter aux universités en vue de sensibiliser le public à l'environnement. Puis, j'ai réalisé Les *respirations de Maryam*, un film sur la pollution de l'air à Téhéran et sur les dangers encourus, surtout par les enfants. Ce film relate les malheurs d'une fillette atteint de problèmes respiratoires, et donc, hospitalisée. J'ai fait ce film suite à une commande de l'Unesco, lequel l'a présenté lors d'une séance, où l'on s'apprêtait à conclure le traité relatif à l'interdiction des expérimentations nucléaires dans les océans.

Les films de voyage constituent un autre aspect de ma vie de cinéaste. Après ma soutenance de thèse de doctorat, je retournai en Iran et me mis à filmer le récit du voyage d'Eugène Napoléon Flandin, le grand explorateur français. J'en tirai 13 films. Flandin était peintre et passa par l'Iran, il y a 160 ans. Il a laissé des dessins de presque toutes les villes iraniennes, depuis Persépolis jusqu'au dôme de Soltanieh. Moi, j'ai réalisé des films à partir de ces dessins. Partout où il a posé son trépied de peintre, moi j'ai posé le trépied de ma caméra (M. Khatami a offert lors d'une rencontre en France cette série de films à Jacques Chirac). *Le jardin céleste* figure dans cette catégorie. Le mausolée de l'Imam Réza a fait l'objet de cinq films. J'ai effectivement abordé cet endroit spirituel avec un regard de muséologue qui narre l'histoire millénaire de l'art iranien, manifeste dans tous les recoins du mausolée: des figures paradisiaques tels que l'oiseau, la fleur, l'arbre, le ruisseau et l'ange, présentées par le biais de différents matériaux ou différentes pratiques artisanales et artistiques: l'art de la toile, de la miroiterie, de la craie et du bois. Ce dernier projet trouve son origine dans l'amour que j'éprouve pour ce vénérable Imam.

J'ai également réalisé une série de films sur la vie des mineurs, entre autres *La nuit* et *L'éclipse* qui aura nécessité un an et demi de tournage.



Attention ! (The warning !)

R.H.: Vous avez donc, si je puis dire, commencé votre parcours en vous intéressant à la nature et à l'environnement, pour déboucher sur l'homme, en sa qualité d'agent qui travaille cette même nature?

K.D: Oui, et dans cette optique on peut aussi considérer ces derniers films comme des films en faveur de la défense de l'environnement. L'homme pénètre effectivement la nature et, dans


La respiration de Maryam

des conditions difficiles, s'unit avec elle. J'ai vu des mineurs qu'on distinguait à peine de la montagne elle-même.

Durant notre voyage de retour vers la France, un film iranien était projeté dans l'avion; film où l'on pouvait dénombrer plusieurs centaines de morts. Mes amis français, effrayés me demandaient où je les conduisais, et dans quelle sorte de pays. Moi je leur assurais que l'Iran était bien différent de ce qu'on avait bien voulu leur montrer dans ce film. Ils auraient bien voulu, si possible, rebrousser chemin. Là, j'ai pris la décision de consacrer des films aux tribus iraniennes afin de montrer, par ce biais, la beauté et l'authenticité de notre pays aux voyageurs étrangers. Mon premier film s'appelait *Les qachqais*. Il fut présenté pendant toute une année par Iran Air. Ensuite j'ai filmé *Les Chahsavans*, projeté en ce moment même. Ainsi, et avec l'appui de ma femme, Soraya, j'ai fait une liste comportant une dizaine de films à propos des différentes tribus iraniennes. Nous avons jusqu'ici produit trois films de ce genre, et le quatrième sera bientôt prêt. Cet ensemble peut être considéré comme la carte d'identité de notre pays.

M.GH.: Que pensez-vous de cette diversité culturelle, de l'existence de tant de tribus en Iran? Pouvez-vous citer d'autres pays qui présenteraient la même particularité, en Occident par exemple?

K.D: Selon moi, l'Iran est le paradis des documentaristes du monde entier. Le documentariste peut y trouver tout ce qu'il lui faut pour réaliser un documentaire: de la couleur en abondance, et une infinité d'attractions naturelles ; une flore giboyeuse, des champs, des montagnes, des prés, des déserts ; il a tout à sa disposition. Et évidemment, il y a également les nomades, essentiels, comme l'arbre et la fleur. Vous avez en un seul et même pays, au même moment, la neige et la fleur, vous pouvez faire du ski dans le nord du pays et de la natation dans le sud, à Kish. Vous avez des sources d'eau minérale partout dans le pays, des us et coutumes très variés, une musique et un espace géographique spécifique à chaque tribu. A Bouchehr, nous avons un instrument de musique qui imite la voix du vent ; en plus l'architecture de la ville est merveilleuse. Cette ville est, autant que je sache, la seule ville au monde où l'on ne trouve aucune impasse. Des fenêtres abondent sur les murs de ses habitats, ce qui trouve son origine dans l'obsession des habitants à surveiller l'extérieur en prévision d'une éventuelle attaque. On le sait bien, le port de Bouchehr a longtemps fait l'objet d'attaques de la part des Espagnols et des Portugais. Pour multiplier les exemples, à Yazd, où la chaleur atteint parfois 50°, on peut jouir d'une brise rafraîchissante à l'abri de larges murs munis de soupiraux. Pour ce qui concerne les jardins de notre pays, ils sont à dire vrai magnifiques. Au coeur du désert de Kermân se trouve un surprenant jardin, Le jardin du Prince, qui nous fait totalement oublier le décor désertique. Si par ailleurs nous prétendons que l'architecture iranienne satisfait les cinq sens, c'est parce que, à titre d'exemple, quand vous mangez dans un de ces habitats typiquement iraniens, vous apercevez l'eau qui coule sous vos yeux, et vous entendez la musique de l'eau qui trace l'architecture du chemin qu'elle parcourt.

L'Iran est en fait une combinaison de monts et de déserts, ce qui explique le nombre de Ghanats (système souterrain de canalisation d'eau) d'une longueur, paraît-il, égale à la distance Terre-Lune. J'ai demandé à un tisseur de tapis la raison pour laquelle ils dessinent tant d'arbres et de fleurs sur leur tapis. Il m'a répondu qu'ils vivaient dans le désert, et qu'à ce titre, ils n'ont pas accès aux jardins. Ils tissent donc ces derniers pour pouvoir eux aussi marcher dans

un jardin. Nous sommes allés aussi dans un village au nord du Khorasan, où l'on confectionne les plus chers tapis du monde, des tapis en soie. Il y avait une vieille femme qui avec ses neuf filles, étaient toutes passées maîtres en la matière. Nos travaux de Khatamkari sont d'ailleurs sans équivalents dans le monde. Voilà, tout est à la disposition des documentaristes.

M.GH.: Est-ce qu'ils profitent suffisamment de tout ce qu'ils ont à leur disposition? Je voudrais par là que nous évoquions la situation actuelle du cinéma documentaire iranien.

K.D: Malheureusement, notre cinéma, au lieu d'attirer des touristes, les fait fuir. Il est à mon sens anti-touristique. Il suffit d'énumérer les sujets de prédilection de nos auteurs: Toxicomanie, Filles fugueuses, Enfants des rues etc,… que je ne nie pas, bien entendu. Mais nous avons d'autres sujets intéressants à développer. Nous sommes doués d'une culture riche. A Mechkin chahr, j'ai découvert des mégalithes de 6000 ans d'âge. Ces derniers se trouvent seulement dans trois points du monde, dont l'Iran. Les premiers cultes métaphysiques auraient été organisés près de ces pierres, lesquelles servaient aussi aux hommes en vue de prévoir l'avenir, grâce aux étoiles. Leur ombre informait les humains sur les semences à venir. Sur toutes ces pierres des images féminines affublées de sabres étaient gravées; l'époque était au règne des femmes. Cependant, on a abandonné ces objets si précieux à la chaleur et à l'aridité du désert.

Pour ce qui concerne notre travail de documentariste, nous avons réalisé nos films dans une optique muséale. C'est dire que nous n'avons pas voulu présenter un jeune berger, aujourd'hui en T-shirt, mais l'homme qu'il a du être conformément à ses traditions et ses origines. Nous avons reconstruit la vie d'autrefois. A ce titre, nos films sont "véridiques" et non pas "réels". Nous reconstituons leur passé, celui qu'ils ont peut-être oublié. Nous présentons également ces us et coutumes sous leur meilleure forme pour illustrer par exemple que la femme tribale est sensible aux variations de tons et de couleurs; qu'elle aime vivre dans la joie, en famille. Tout ce qu'on trouve chez ces femmes a effectivement trait à l'identité, à la civilisation. Elles jouent un rôle essentiel dans la vie de la tribu. Elles s'adonnent au travail du matin jusqu'au soir. Elle est éblouissante surtout quand on la compare avec la femme citadine. Cette dernière paraît isolée, emprisonnée dans une petite cuisine. Elle est, contrairement à une idée courante, réduite à l'inactivité, alors que la femme de la tribu participe activement à la vie sociale, à la production. Des statistiques montrent que la production d'une femme turkmène est 35 fois supérieure à celle d'une femme de la ville. Et cela dans des conditions où elle jouit de 48 fois moins de facilités par rapport à cette dernière.

R.H.:Quel devrait être le rôle de l'Etat dans la conservation de ces micros cultures? Comment l'Etat peut-il les préserver?

K.D: En Europe, à ma connaissance, certains pays ont opté pour la revivification du nomadisme. Entre autres, des pays scandinaves tels que la Suède, la Norvège et le Danemark qui ont consacré un budget de 1’000’000’000 euros à cette question. En fait, ils ont pris la mesure de l'importance du rôle joué par les tribus pour le maintient de la vitalité de la Nature. Celles-ci possèdent généralement des troupeaux dont les déplacements enrichissent le sol. Il ne faut surtout pas chercher à réduire l'existence de ces gens à une vie sédentaire, voire, à les transformer en citadins. On peut en revanche leur apporter de quoi faciliter leur quotidien. Ils trouvent le sens de la vie dans la nature, dans la montagne, dans le chant des oiseaux et chez leurs animaux domestiques. Si on les prive de leurs droits naturels, ils deviendront des mendiants et des criminels, de ceux qu'on peut apercevoir aujourd'hui en bordure des villes. L'Etat doit à ce titre leur apporter son soutien à l'endroit même où ils habitent. Il peut, par exemple, leur monter des ateliers où ils pourront par exemple confectionner de la confiture et d'autres produits; également, leur fournir des appareils et du matériel pour la conservation des aliments. En ce moment et malgré ce manque de moyen, ils parviennent à produire 30 pourcent de la viande du pays. Avec le soutien du gouvernement, imaginez les résultats qu'ils pourraient obtenir.

Entretien réalisé par
Rouhollah HOSSEINI et
Massoud GHARDASHPOUR

Photos: Soraya DERAMBAKHSH

Pour plus d'informations sur l'œuvre de l'artiste, consulter le site : www.derambakhshfilm.org



Branko et les médias
Chronique d'une mort annoncée

" Il n'a laissé aucune trace écrite sur l'extraordinaire aventure de la coupe du monde 1978 en Argentine ! " s'était indigné M. Hachemitaba. Le chef de l'Organisation de l'Education sportive en 1998 remettait en cause le sélectionneur national de 1978, M. Hechmat Mohadjerani qui, selon lui, " n'a laissé dans les archives de la Fédération aucune mémoire dont nous aurions pu faire usage dans les éditions suivantes. " Si nous les Iraniens, sommes passés maîtres dans la transmission orale de notre histoire, son écriture nous fait plutôt défaut. La promesse faite par le Dr Dadkan, chef de la Fédération de football, de publier un journal de la campagne qualificative 2006 est donc de bon augure. Lors du premier rendez-vous mondial, seul deux hebdomadaires sportifs consacraient quelques pages au football. Aujourd'hui, l'Iran est le seul pays au monde qui possède 16 quotidiens sportifs dont plus de 80 % du volume de ses pages sont consacrées au foot.

L'abondance de ces quotidiens contribue-t-elle à améliorer les performances de l'équipe nationale de football? La presse sportive est-elle capable d'être critique vis-à-vis d'elle-même dans les moments importants de l'histoire ? Avons-nous entamé une réflexion sur l'attitude des médias en 1978 en la comparant avec celle de 98 et de 2006 ?

Grâce à Ali Fouladi, nous apprenons que Mohadjerani avait subi le même traitement que ses successeurs: " Dès notre qualification à la Coupe du Monde 78, la situation et la relation des journalistes avec les cadres techniques de l'équipe nationale et la Fédération étaient exactement telles qu'on peut les observer aujourd'hui, comme si seuls les noms avaient changé ! Les reproches adressés étaient identiques." (Journal Chargh, édition spéciale Now Rouz 1385.)

Pourquoi Hechmat Mohadjerani, Tomislav Ivic et Branko Ivankovic ont-ils eu des problèmes similaires avec les médias ? A qui la faute ? A ces entraîneurs têtus, voire arrogants ou à des médias friands de sensationnel?

De plus en plus, les sociologues se penchent sur le phénomène du football et tentent d'analyser son influence sur la société. Ils relèvent le rôle des médias qui jouent les médiateurs entre une population qui a besoin de rêves et leurs héros auxquels ils s'identifient. A la veille d'Allemagne 2006, la Revue de Téhéran a trouvé utile de demander un entretien à M. Branko Ivankovic, sélectionneur national de l'équipe d'Iran. Le sujet de l'interview: Ses quatre années de relations avec les médias ; une relation amoureuse qui se solde aujourd'hui par un triste divorce. " Après plus d'une année, vous êtes le premier à faire une longue interview. Trouvez-vous cela normal? "se plaint Branko, qui décidément, en a gros sur le cœur.



Je suis, par mes résultats, le meilleur sélectionneur de l'histoire du football iranien

Q.: Miroslav Blasievic, sélectionneur de l'équipe nationale de l'Iran pour la coupe du monde 2002, vous avait surnommé M. Le Professeur. Professeur Branko, vous qui avez enseigné à l'université, pouvez-vous nous dire s'il existe une faculté qui inculque aux futurs entraîneurs comment traiter avec les médias?

R. : Permettez-moi d'abord de vous dire qu'il n'y a pas deux entraîneurs qui ressemblent à " Chiro " (alias de Blasievic, troisième avec l'équipe de Croatie, France 98) qui maîtrisait à merveille l'art de la communication avec les médias. Chiro avait un génie naturel pour attirer leur attention ; il n'hésitait d'ailleurs pas à les provoquer. Il n'est pas exagéré de dire qu'il est capable de tenir une conférence de presse pendant 24 heures. Mais pour revenir à votre question, il existe effectivement une matière académique qui enseigne l'importance des relations entre l'entraîneur et les médias. J'ai la chance d'avoir un ami qui a publié un livre relatif à ce sujet et nous partageons l'opinion que les médias sont des partenaires indissociables à la réussite de tout projet d'intérêt commun. Mais, il faut également tenir compte de la personnalité de chaque être humain.Je suis différent de Chiro et de par mon tempérament, j'intéresse moins les médias.

Q. : Votre apparente froideur, qui se pose en symétrie avec le caractère de Chiro, a même joué un rôle positif dans votre engagement pour sa succession. Chiro, séducteur des médias et grand mégalomane, n'a pas tenu son pari. La disqualification de l'Iran a sonné le glas d'une relation houleuse avec la presse. C'est dans ce contexte que la candidature d'un homme plus discret, voire posé, a été privilégiée. Je me réfère, à ce sujet, à M. Chahrokhi, directeur technique, qui mettait votre sobriété en exergue. Vous avez réussi à ramener le calme autour de l'équipe et avez ranimé l'espoir suite à la déception de 2002: avec vous l'équipe nationale est devenue Championne des Jeux asiatiques de Bousan en Corée du Sud. Ne viviez-vous pas, pendant cette période, une " lune de miel " avec la presse qui avait mis la Fédération sous pression pour qu'elle renouvelle votre contrat?

R. : Je n'appelle pas ça une " lune de miel ", mais un " calme relatif. " Après notre disqualification en 2002, j'étais le seul entraîneur-assistant dans le monde choisi comme sélectionneur pour assurer la continuité. Je m'attendais donc à ce que l'on se méfie de moi, tout le monde se demandait si j'étais vraiment capable! Un bilan de 20 années d'expériences comme entraîneur parlait pourtant de soi. (Voir encadré.) Je n'ai jamais bénéficié des cartes blanches dont ont joui mes prédécesseurs, comme Blasievic qui a pu organiser quatre mois de camp d'entraînement pour le mondial 2002. Je n'ai pu réunir mes sept légionnaires qu'une fois tous les deux mois et encore, seulement un jour avant les matchs. En dépit de tout cela, nous sommes devenus Champion des Jeux asiatiques. Battre la Corée du Sud, avec ses sept joueurs demi-finalistes du mondial 2002, devant son public, était en soi extraordinaire. Les médias se sont rendu compte qu'un bon travail avait été réalisé. Les écrits d'une presse qui visaient à alimenter la polémique ont cédé la place à des propos plus corrects. Nous avons alors pu

> S'il y avait eu 50 000 personnes dans les gradins, il y en aurait peut-être eu 30 000 qui auraient acheté les journaux le lendemain. Mais 5000 spectateurs n'augmentent pas leur tirage, c'est pourquoi, je le répète, cette situation ne profite à personne.

savourer, pendant un laps de temps, un calme relatif.

Q. : La situation s'est dégradée dès le premier match de la campagne qualificative 2006 à Bahreïn, n'est-ce pas ?

R. : Non, bien avant ! Nous avons été troisièmes au championnat d'Asie des Nations. S'il n'y avait pas eu, lors de notre demi-finale contre le pays d'accueil, des erreurs d'arbitrage, nous aurions pu devenir les champions. Dès notre retour de Chine, j'ai senti que le vent avait tourné.

Q. : Pour quelles raisons dites-vous cela ? Les médias ont salué positivement la performance de l'équipe nationale et la qualité de son jeu a été appréciée par l'ensemble de la presse.


Photos: M. Ghardashpour

Non seulement la presse n'a pas bien joué son rôle, mais plus grave encore, des dommages irrémédiables ont été causés.

R. : Voyez-vous, à ce moment-là, tout le monde s'est mis à croire que l'équipe avait les moyens d'avoir de grandes ambitions. Et il ne faisait aucun doute, dans l'esprit des gens que l'Iran gagnerait sa place pour la coupe du monde 2006. Du coup, l'enjeu devenait beaucoup plus important et les intérêts de certains aussi. En quatre ans, nous n'avons perdu que trois matchs officiels ; contre les seniors de la Syrie avec notre équipe espoir, la Jordanie et le Japon à Tokyo sans six de nos légionnaires, alors que nous étions déjà qualifiés. Nous avons gagné 80% de nos rencontres. Cependant, le premier match contre Bahreïn était tout juste terminé qu'on a commencé à nous attaquer de toutes parts ; d'abord, c'était le chef de la Fédération qui était visé, après moi et mes joueurs. A Manomeh, nous avons tout de même fait match nul contre le demi-finaliste de la coupe d'Asie des Nations. Mais, pour les médias, c'était comme si nous nous retrouvions en face de l'équipe de Bahreïn d'il y a 30 ans, où il fallait au moins marquer 5 buts. Notre gardien Mirzapour s'est vu attribuer dans un journal une mention 4 alors qu'il n'avait pris aucun but, cette mention n'est normalement attribuée qu'à un gardien qui prend un carton. Il n'y avait pas un seul article positif!

Q. : Pourtant, j'en ai lu des articles positifs. M. Laroudi, par exemple, dans un éditorial, a défendu la qualité de votre jeu pendant la deuxième mi-temps du match perdu contre le Japon et a formulé le souhait que vous poursuiviez votre progression.

R. : Oui, il y en avait, mais combien, 5 % ? 95 % attaquaient injustement mes joueurs. Selon eux, Daei ne devait pas jouer, Golmohammadi est trop vieux, Nosrati avait commis une erreur impardonnable, etc. Nous avons battu la Corée du Nord dans des conditions chaotiques à Pyongyang et certains de nos joueurs méritaient vraiment des éloges, comme par exemple Hachemian. Le lendemain, les journaux consacraient trois pages à Mob'ali et Kazemian qui n'étaient même pas sur la feuille de match ; les performances des joueurs sur le terrain n'occupaient qu'une modeste place. Cette équipe n'est pas la mienne, elle est à nous tous! Il faut encourager nos joueurs et rendre hommage à ceux qui se donnent corps et âme dans les camps d'entraînements. Tous ces journalistes sont pour la plupart des jeunes, mettez-vous à ma place, que répondriez-vous à un jeune de 19 ans qui essaie de me vendre sa philosophie, à moi qui ai passé 40 ans dans le football ? Je suis, par mes résultats, le meilleur sélectionneur de l'histoire du football iranien !

Q. : Je ne suis pas d'accord avec ces 95 % d'analyses négatives auxquelles vous faites référence lors de la campagne qualificative, mais je

conviens que, bien après notre qualification et suite à une interview que vous avez accordée à un journal croate, vous avez perdu le soutien de beaucoup de journaux qui vous étaient pourtant favorables. Je pense notamment à Jahan Football, Khabar Varzechi, Iran et d'autres. Lorsque vous avez déclaré : " les journalistes sportifs en Iran n'ont pas une bonne vision du foot ", vous auriez du vous attendre à la réaction outragée de M. Zaedi, rédacteur en chef sportif du journal Iran. Là, il ne s'agit plus des jeunes journalistes auxquels vous avez fait allusion, il s'agit des vétérans reconnus du paysage de la presse sportive. N'y avait-il pas un brin d'arrogance de votre part?

R. : Je n'ai jamais dit une chose pareille. On enseigne à tous les entraîneurs de faire attention à tout ce qu'ils disent devant les médias et croyez-moi, là je suis très exigeant vis-à-vis de moi-même, je mesure mes paroles et m'abstiens même de plaisanter pour ne créer aucun malentendu. C'était un des mensonges qui ont été écrits à mon sujet. On m'a attribué les adjectifs d'arrogant, têtu, peureux, conservateur. On m'a même traité de commissionnaire de transfert ; ils ont mis en jeu ma crédibilité. Malheureusement, ces attributs ont fait le tour du monde, de la Croatie jusqu'aux Etats-Unis et ont entaché ma réputation. Vous souvenez-vous du premier titre de Jahan Football me traitant de schizophrène ? Ce n'est pas mon travail qui est critiqué, c'est ma personne. En quatre ans, nous avons pourtant réussi à créer une équipe qui a acquis un statut de moyenne-supérieure. Mais une courte défaite à Tokyo, sans nos légionnaires, est un tel péché qu'à peine franchie la douane de l'aéroport, la première question du reporter du "club des jeunes journalistes" était:
"Etes-vous au courant que tout le monde demande votre limogeage ? " Ce qui aurait du se parachever par une ambiance de fête après notre qualification a été gâché en quelques mois. Il n'y avait que 5000 personnes au stade pour notre 1er match amical mettant fin à six mois d'absence de nos légionnaires. Cette situation ne profite ni au public, qui ne vient pas voir ses stars qui brillent dans les grands clubs du championnat européen, ni à l'équipe nationale et finalement ni même à la presse. S'il y avait eu 50 000 personnes dans les gradins, il y en aurait peut-être eu 30 000 qui auraient acheté les journaux le lendemain. Mais 5000 spectateurs n'augmentent pas

Ils me disent qu'ils sont persuadés qu'Enayati est meilleur qu'Ali Daei, je respecte cette opinion, mais est-ce qu'ils respectent la mienne lorsque j'estime que Daei est meilleur qu'Enayati ?

Coach de grands clubs comme Wartex et Dynamo Zagreb, Branko Ivankovic a entraîné à tous les niveaux en Croatie; juniors, espoirs et seniors. Lors du mondial 98 en France, la Fédération croate a eu la bonne idée de rassembler Tomislav Ivic, en tant que directeur technique, Miroslav Blasievic, sélectionneur national et Branko Ivankovic, premier assistant. Cette formule a bien marché, la Croatie deviendra troisième du monde en France. Curieusement, tour à tour, les trois sont devenus entraîneurs de l'équipe nationale de l'Iran. Ils ont tous deux points communs; 1. Ils étaient croates. 2. Leur nom de famille se termine avec ic. " Ce sont les ic qui ont fait évoluer le football de ce pays. Citez-moi un entraîneur brésilien, allemand, italien, hollandais ou autre qui ait fait une belle carrière en Iran ? Seuls deux exceptions demeurent : Rijkof, qui était Croate, dont le nom ne se termine pas par ic. et Frank O'Farell qui était Anglais. " dixit Branko.
En 2001, il est premier assistant de Miroslav Blasievic jusqu'en novembre 2002.
-En décembre 2002, il est nommé sélectionneur national de l'Iran. Le contrat court jusqu'à la fin novembre 2003.
-En octobre 2004, après une absence de presque une année, il signe un contrat avec la Fédération qui le confirme dans son poste de sélectionneur national jusqu'en septembre 2006.

Lauréat :

-Champion de la Coupe LG, en tant qu'assistant de l'équipe nationale de l'Iran, 2002.
-Champion du tournoi LG, à Casablanca, 2002.
-Champion de la Coupe Intercontinentale (Asie-Océanie), 2003.
-Champion des Jeux asiatiques de Bousan en Corée du Sud avec les espoirs, 2004.
-Troisième de la Coupe d'Asie des Nations, 2004.
-Qualification pour la Coupe du Monde d'Allemagne 2006.

leur tirage, c'est pourquoi, je le répète, cette situation ne profite à personne.

Je suis l'homme le plus heureux du monde ! Je séjourne dans un pays que j'aime, dans lequel vit une population généreuse, chaleureuse et amoureuse du foot. Si j'ai tant d'énergie, c'est aussi parce que je me fais interpeller par des gens de la rue qui me disent " Branko, ne lis surtout pas les journaux… "

Q. : Votre relation avec la presse me rappelle celle d'Arthur Jorge, l'entraîneur portugais du Paris St-Germain, dans les années 1990. Une fois champion de l'UEFA avec son équipe, il avait passé une longue période pendant laquelle il avait été attaqué par les médias à qui il avait bien rendu la monnaie de leur pièce. Le directeur du club ne trouvait pas ces attaques justifiées, mais il avait cependant déclaré : "Dans chaque critique, aussi injustifiée qu'elle puisse sembler, il y a toujours une petite part de vérité." Il avait ainsi appelé son coatch à plus de retenue. Professeur Branko, vous n'avez pas hésité à répéter dans vos conférences de presse que "Je n'ai lu aucune critique constructive au sujet de notre jeu." N'y a-t-il pas là une sorte d'absolutisme qui dérange ?

R. : Je ne parle pas des médias en général, mais de la presse en particulier. Je confirme, non seulement la presse n'a pas bien joué son rôle, mais plus grave encore, des dommages irrémédiables ont été causés. Je ne parle pas de moi-même, mais de cette équipe qui appartient à toute une nation. Je me suis toujours mis au service des médias et j'ai exigé de mes joueurs qu'ils en fassent de même. Durant toutes ces années, il n'y a pas un journaliste qui puisse prétendre que je lui ai refusé une interview et j'ai toujours respecté les opinions différentes. Vous savez, le football est aussi un terrain de confrontations d'opinions, si on élimine cela, il n'y aura pas d'évolution. Je n'ai jamais téléphoné à un rédacteur en chef pour lui demander pourquoi il a écrit telle ou telle chose. J'accepte parfaitement que l'autre pense avoir raison, mais mon vis-à-vis doit lui aussi respecter mes opinions, parce que moi aussi je suis en droit de croire que j'ai raison. Ils me disent qu'ils sont persuadés qu'Enayati est meilleur qu'Ali Daei, je respecte cette opinion, mais est-ce qu'ils respectent la mienne lorsque j'estime que Daei est meilleur qu'Enayati ? Chaque entraîneur à ses goûts et j'ai mis quatre ans pour assembler une équipe qui soit la plus homogène possible. Suis-je têtu quand j'invite des joueurs comme Azizi, Ansarian ou d'autres encore qui avaient la réputation d'être mes détracteurs? A quelques semaines du mondial, je n'ai pas le temps de tester de nouveaux joueurs. Mon principal souci est de veiller à la plus grande homogénéité dans l'équipe.

Q. : Je voudrais savoir s'il arrive à Branko d'être critique vis-à-vis de Branko ?

R. : J'ai la chance d'être quelqu'un d'autocritique. Il est évident que je fais des erreurs. Le travail d'un entraîneur est justement d'analyser chaque match et de voir comment il pourrait faire mieux. Une séance d'entraînement est basée pour une grande partie sur la correction des erreurs. Donc, si un sélectionneur n'est pas autocritique, il ne pourra jamais réussir.

Q. : Pouvez-vous citer une de vos erreurs ?

R. : Je ne vais pas en citer, car je ne veux fournir aucun prétexte aux amateurs d'interprétations péjoratives. Le chemin parcouru prouve le degré de notre performance. L'Iran est placé au 19ième rang dans la cotation de la FIFA et nous sommes respectés par les plus grandes équipes du monde, comme le Mexique et le Portugal, pour ne citer que celles qui sont dans notre groupe. Vous savez, ce n'est pas pour mes beaux yeux que le chef de la Fédération a reconduit mon contrat jusqu'à présent !

Q. : Ne croyez-vous pas que cette " hostilité " entre vous et la presse puisse nuire à votre communication et vous faire perdre le lien avec la population?

R. : Je suis l'homme le plus heureux du monde ! Je séjourne dans un pays que j'aime, dans lequel vit une population généreuse, chaleureuse et amoureuse du foot. Si j'ai tant d'énergie, c'est aussi parce que je me fais interpeller par des gens de la rue qui me disent " Branko, ne lis surtout pas les journaux… " Vous connaissez mieux que moi les sondages réalisés au niveau de la population et je vous laisse juger de l'écart incontestable qui existe entre l'opinion de la population et le courant dominant de la presse.

Q. : M. Ivankovic, je vous remercie pour le temps que vous avez bien voulu nous accorder.

Entretien réalisé par
Shahin ASHKAN



Les graines et le piège

Un jour, un homme s'en alla chasser des oiseaux dans une prairie. Il étala son filet et répandit des graines pour attirer ses proies, puis se couvrant de feuilles et d'herbes afin de se dissimuler, il se cacha dans un buisson et attendit.

C'est alors qu'un oiseau épris de la beauté de la prairie vint se poser non loin du chasseur pour picorer. Il s'approchait du filet quand soudain le chasseur éternua et l'oiseau comprit qu'il n'était pas seul. Regardant attentivement autour de lui, il aperçut le chasseur couvert de verdure.

L'oiseau s'éloigna un peu de l'homme le fixant du regard, et lui demanda :

-Oh là ! Qui es-tu ? Que fais tu dans ce buisson habillé tout en feuillage ?

-Cher oiseau ! Laisse-moi et va-t-en, je suis un ermite et un dévot, un homme détaché du monde et des hommes, en quête de sérénité, je suis là pour prier et rendre grâce à mon Créateur.

L'oiseau secoua la tête et répliqua :

-" Ce que tu viens de me dire est bien étrange. Pourquoi se cacher dans un buisson pour prier Dieu. Je ne crois pas qu'il faille subir des souffrances et devenir ermite pour rendre grâce au Créateur, qui plus est, dans cette apparence ridicule, caché au milieu d'un buisson. Tu peux très bien vivre parmi tes semblables sans pour autant faillir à ton devoir de venir en aide aux nécessiteux. Tu es venu ici juste comme ça? Simplement pour prier ? tu n'as pas entendu dire:

" Prier n'est rien d'autre qu'aider son prochain.
Ce n'est ni le rosaire, ni le tapis de prière
et ni le dalgh* , qui feront de toi
un homme de Dieu."

-"Je vois que tu es un simple oiseau ne connaissant rien aux hommes. Les gens sont méchants et ne te laissent pas en paix. Ils mentent, trompent, dupent, tyrannisent les autres et ne pensent qu'à la vie temporelle. Je suis un être sensible, je ne peux supporter de telles conduites. J'ai travaillé toute ma vie faisant de mon mieux pour venir en aide aux autres ; mais maintenant que je suis vieux, je veux rester seul et penser à l'au-delà. Pour me purifier je ne me nourrirai que de plantes que je cueillerai dans la prairie et ne me vêtirai que de feuilles d'arbres. Jusqu'à quand faut-il se soucier de ce bas monde?".

-"Tout cela est juste, mais tu n'es pas un animal de prairie. Jusqu'à sa mort, l'homme doit vivre parmi ses semblables. Si les autres sont méchants, c'est à toi de leur montrer le bon exemple à suivre. Imagine un peu ce qu'il adviendrait du monde, si tous les bons venaient à quitter le monde pour devenir ermite ? Ce n'est pas ainsi qu'il faut rendre grâce au Seigneur. Prier c'est faire du bien autour de soi et résoudre les problèmes d'autrui, afin de vivre dans un monde meilleur. La prière est une chose sans laquelle tout s'effondrerait. Tous les prophètes, les imams, les savants et les sages vivaient parmi les leurs tout en essayant d'adoucir leurs souffrances et leurs maux ! As-tu jamais entendu qu'un saint homme aille se cacher dans un buisson, se couvrant de feuilles et

*Dalgh : manteau de grosse laine que portent les derviches.



ne pensant qu'à lui-même ? Moi je n'ai jamais entendu pareille chose ; c'est un acte d'égoïsme que d'ignorer les autres, et de ne penser qu'à soi et à l'au-delà".

-"Oh! Oiseau! Je t'en conjure, arrête et laisse moi seul, j'ai beaucoup souffert à cause des gens et la pensée de la mort ne me quitte guère. C'est étonnant que même maintenant que j'ai choisi de vivre en solitaire, tu ne me laisses pas penser à Dieu, je te demande de passer ton chemin et de ne plus me déranger".

-" Très bien ! " répliqua l'oiseau en s'éloignant; mais soudain son regard fut attiré par les graines sous le filet et pensa que c'était étonnant de voir cet amas de graines à cet endroit, alors que dans toute la prairie il n'avait rien trouvé. Il avait très envie de picorer ce délicieux repas mais ne pouvait s'empêcher de penser aux paroles du chasseur : Dieu, l'au-delà, la prière et la mort. Il avait peur de la réaction de l'homme. C'est pourquoi, se retournant vers le chasseur, il lui demanda :

-" Dis-moi ! Ces graines sont à toi ? "

-Mais non, mon cher, elles ne m'appartiennent pas ! Je ne possède rien dans ce bas monde. Mais je sais que ces graines sont à deux petits orphelins qui viendront bientôt les chercher ; toi, tu peux très bien trouver à manger ailleurs. Alors tu ferais mieux de ne pas y toucher. Seul celui qui a vraiment faim mérite de manger ces graines, et bien sûr cela ne me regarde absolument pas. A toi de décider."

L'oiseau avait l'eau à la bouche et ne pouvait se passer de ce repas ; il répliqua donc:

-"Justement, je meurs de faim. Quand on a vraiment faim on peut même manger de la charogne".

-"Cela m'est égal! Tu es meilleur juge et tu sais ce qui te convient le mieux. De toute façon, si tu n'es pas digne de ce repas, en le mangeant tu commettras un pêché. Ici personne ne t'empêchera de faire comme bon te semble".

Après une courte réflexion l'oiseau dit : " Si c'est comme ça je mangerai quelques graines ; cela ne posera de problème à personne". Puis il commença à manger, mais à la première graine qu'il picora le piège se referma sur lui et il comprit qu'il ne pourrait en sortir.

A ce moment, l'oiseau réalisa que toutes les paroles entendues n'étaient que duperie. Le chasseur avait obtenu ce qu'il désirait, sortant du buisson il se débarrassa du feuillage qui le recouvrait et voulu attraper l'oiseau, qui dit alors:

-"Je reconnais que j'ai commis une grosse erreur; c'est cela le châtiment de celui qui se laisse duper par un faux dévot tricheur".

-De qui parles-tu ? Il n'y a ici que nous deux, et moi je n'ai rien dit pour te tromper; j'ai déclaré être malheureux tu m'as répondu que je devais bien le mériter ; alors nous sommes quittes. Toi, tu as mangé les graines et moi je te mangerai. Ainsi tu dois accepter ton sort, car c'est toi qui t'es fait piéger par ta gourmandise. Et il ne faut t'en prendre qu'à toi-même.

Conte extrait du Mathnawi
Traduit par Tahmineh CHAYBANI



LES SEPT MERVEILLES DE L'ÎLE DE QECHM

L'Iran est un pays qui surprend par la diversité de ses climats. En effet, le nord du pays ou encore le centre, offre une température qui varie entre moins cinq et dix degrés, alors que dans le sud, elle atteint les dix neuf ou vingt-deux degrés, avec un climat tout à fait printanier. Si on descend plus au sud et vers la mer, on atteint plusieurs îles, dont une en particulier, qui s'est formée au long des siècles et qui est une merveille dans la région. Cette île s'appelle Qechm et se démarque des autres de par sa diversité géographique : la mer, la montagne, la forêt et les plaines.

Nous ne nous étendrons pas sur les caractéristiques économiques de cette île qui sans aucun doute, sont "une source de revenus importante pour le pays", selon les termes du chef du conseil de discernement et du bien de l'ordre islamique, Hachémi Rafsanjâni.

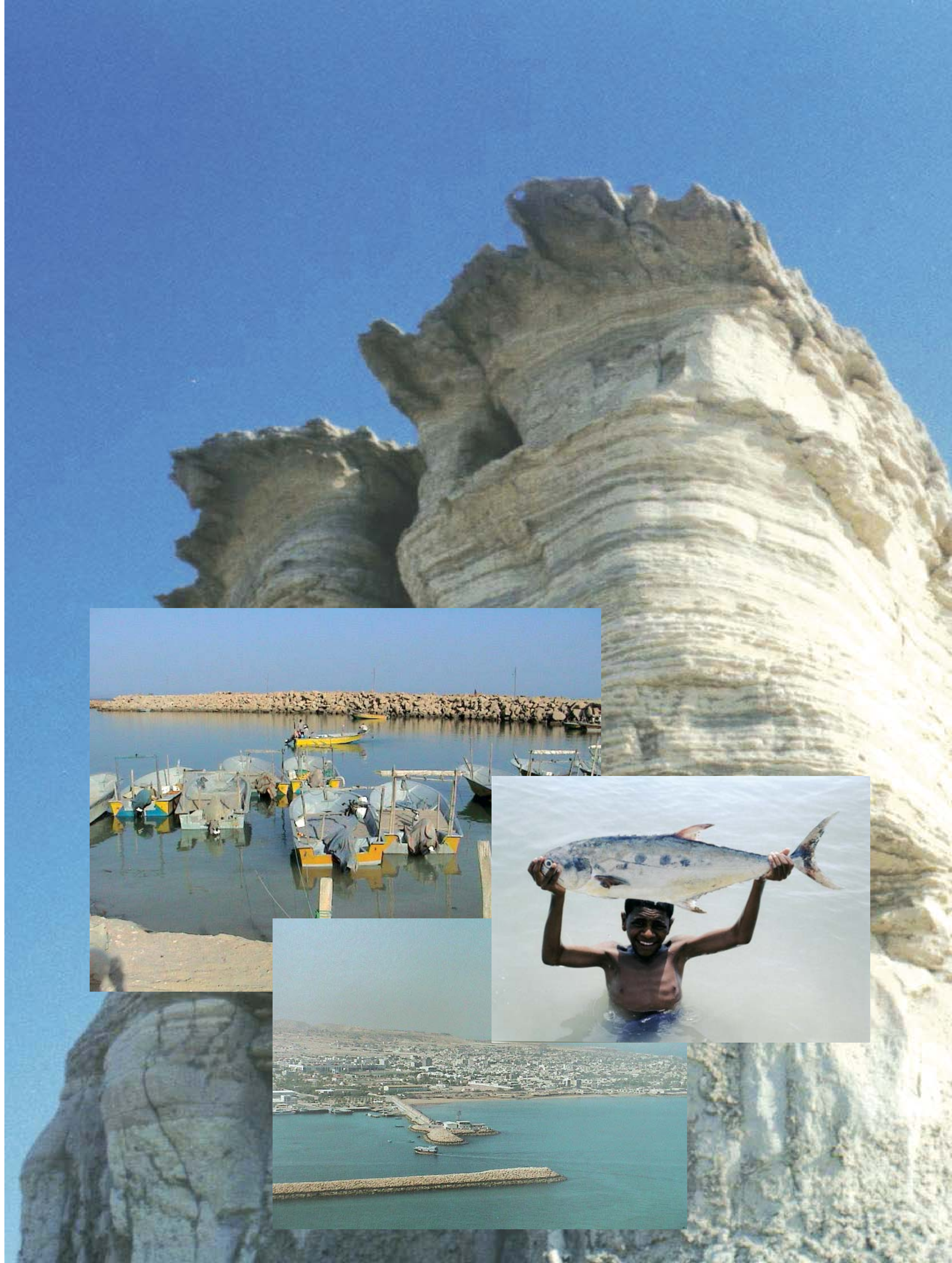
L'île de Qechm comprend à elle seule, une plage qui s'étend sur 260 kilomètres et dont chaque parcelle est unique en soi.

L'île de Qechm, avec ses 1500 kilomètres carrés, a une superficie supérieure à celle de plus de 22 pays. Les derniers recensements affichent 81 096 habitants. Cette île, grâce à sa situation stratégique, dans le détroit d'Ormuz, a toujours attiré la convoitise de différents peuples.

Le passé historique de Qechm, fait état d'une île prospère et active. L'été, il y fait très chaud. Cependant les souffles de vents humides sont rafraîchissants. L'hiver y est très doux, voire printanier.

Ces particularités climatiques se font sentir dans l'architecture et la tenue vestimentaire typique de la région. La situation géographique de l'île, offre un accès facile aux eaux internationales, au marché intérieur, à celui de l'Asie centrale et des côtes sud du golfe. La présence d'une main d'œuvre active, des ressources en énergie abondantes, comme entre autre le gaz, d'une configuration des côtes, propice à la création de ports de commerce de grande envergure, voilà les atouts de l'île de Qechm.

Les habitants de Qechm sont des musulmans très hospitaliers avec un artisanat, des coutumes, des cérémonies de deuil ou de mariage, des fêtes, des cérémonies religieuses et une musique qui valent le détour. Les cérémonies de mariage dans cette île durent dix jours : Du matin au soir on célèbre l'union. Trois nuits avant le départ de la mariée pour la maison de l'élu de son cœur, et sept autres après le mariage. Pendant ces cérémonies nuptiales ou à l'occasion d'autres fêtes, les femmes et les filles se colorent les mains de henné qui, selon les légendes, serait un remède venu du paradis, à la fois pour le corps et pour l'esprit.





Lieux attractifs de Qechm

Le puits en or : près de la citadelle de Nâderi, il existe de nombreux puits que les autochtons ont creusé avec beaucoup de peine au cœur de la pierre. Des rigoles de corail conduisent les eaux de pluie vers ces fosses dont le fond est constitué d'une couche de craie qui peut conserver l'eau, potable et fraîche, pendant un certain temps. Ces puits, dit-on, étaient d’un nombre équivalent au nombre des jours d'une année bissextile, et chaque jour, un des puits était ouvert à la consommation.

Le ravin aux étoiles : à l'ouest du village de Berkeh, un ravin aux sculptures naturelles laissées par l'érosion attire l'attention des voyageurs. D'après des légendes ancestrales, les habitants attribuent ce ravin à la chute d'une étoile dans la région.

La forêt d'Harrah (mangrove) : la forêt d'Harrah est l’une des curiosités touristiques de l'île de Qechm. Les palétuviers, qui sont une espèce en voie de disparition, forment une forêt de 200 kilomètres carrés sur la côte nord-ouest de l'île, qui est par ailleurs une réserve internationale protégée, abritant les oiseaux les plus rares. Le centre de tourisme de la ville de Qechm, dès l'installation d’un marché libre dans cette région, a planté des palétuviers sur 700 hectares, afin de créer une ceinture verte autour de l'île.

La citadelle de Qechm : Cette citadelle, d'une superficie de 2000 mètres carrés, est construite en calcaire et en craie, obtenus par le mélange de chaux et de suie, typique de la région et consolidée plusieurs fois depuis les cinquante dernières années. Cette citadelle

témoigne de l'importance historique du détroit d'Ormuz et du courage des soldats iraniens, entraînés par le général Gholi Khân qui, en 1401 de l'hégire, mit définitivement un terme à la présence des colonisateurs. Cette citadelle se trouve en bordure de mer, derrière une mosquée sunnite.

Les mosquées : à Qechm, il existe des mosquées datant des premières années de l'Hégire, comme celle de Sheikh Brokh et une très belle et ancienne mosquée, du point de vue architectural, la mosquée de Ghobâ dans le village de Halû. Signalons également la mosquée de Ramtshâ de Lâft et la Grande Mosquée de Qechm.

Le roi martyr : la tombe du roi martyr est un des lieux historiques à visiter. Cette région était habitée par des populations dont l'histoire mêle vérité et légende. Ce lieu de pèlerinage se trouve près des grottes de Kharbas à 11 kilomètres de Qechm, sur la côte sud de l'île.





Photos: Ahmad BAZMANDEGAN GHESHMI

Le cimetière des Anglais: ce cimetière, situé à 35 kilomètres de Qechm, est un vestige de la présence anglaise dans le port de Bâsahidû, à l'époque du roi Fatalishâh. Il ne reste plus aujourd'hui que quelques tombes, les ruines d'une tour et d'une petite citadelle.

L'arbre de Lûr, le figuier des temples : l'une des curiosités des régions chaudes et équatoriales, particulièrement dans les îles du golfe Persique, est l'arbre toujours vert de Lûr, avec une couronne très grande et des racines aériennes. Un des plus beaux arbres se trouve dans le village de Tem Seniti dans la région de Tûriân.

Le curieux ravin de Tshâkûh : un ravin dont les parois ont pris avec le vent, les averses et les assauts du soleil, des formes sans pareille, et où se sont incrustées des voies d'eau et des centaines de creusets dans la pierre. Ce ravin se trouve à une centaine de kilomètres de la ville de Qechm, à l'ouest du village de Tshâhûh.

Les montagnes de Qechm: il existe à Qechm de nombreuses montagnes peu élevées dont les sommets sont constitués de couches de coraux, d'éponge ou de coquillages qui avec le temps et l'érosion montrent des paysages exceptionnels, sculptés dans toutes les régions de l'île.

Maryam DEVOLDER





Manoutchehr Âtachi
Le chevalier de la poésie persane moderne

Je viens du sud de la source de soif
Je viens du sud du sable de serpents
Je viens du sud du jardin silencieux du golfe
Je viens du sud de la grande forêt de soleil.

Dans l'histoire de la poésie persane contemporaine, Manoutchehr Âtachi, est de ceux, véritables créateurs d'images, que la postérité aura négligé à tort. Continuateur de la voie tracée par Nimâ, il a en effet contribué à enrichir le répertoire de notre poésie nationale. Son élection en 1384, quelques jours avant son décès, comme " figure immortelle " de la poésie persane a représenté à ce titre un acte symbolique de reconnaissance certes tardif, mais néanmoins nécessaire.

Âtachi est né en 1932 à Dachtestân, dans la région de Bouchehr, au sud de l'Iran; coin dont la géographie rude et austère a fortement marqué l'oeuvre du poète. Cette dernière est à ce titre truffée d'images étranges, voire originales, lesquelles vont parfois jusqu'à rendre hermétique un grand nombre de ses textes. La compréhension parfaite de son oeuvre nécessite bien souvent de se familiariser avec la culture de cette région méridionale qui a vu grandir le poète. La nostalgie qu'éprouve Âtachi pour son pays natal est effectivement un trait marquant de son œuvre. Il n'a de cesse d'exprimer son affection envers la nature sauvage qui l'a vu naître, et ne cache point le dédain qu'il éprouve à l'égard de la grande ville. Il est en effet le poète des objets primitifs et des paysages inédits. De ce fait, on retrouve chez lui une certaine violence, celle du " chevalier des temps modernes ". Sa poésie est à ce titre marquée d'un souffle épique. Elle recourt au symbolisme en vue d'exprimer de manière à peine couverte, la souffrance que cause en lui l'irrémédiable dégradation de l'héroïsme d'antan, celui surtout de son propre peuple.

Poète moderne, il n'hésite pas à recourir à un langage coloré et effervescent pour rendre compte de la singularité de son époque. D'un tempérament triste et plutôt mélancolique, il est profondément pessimiste, mais compense son pessimisme en réservant dans son œuvre une place de choix à l'expression universelle du sentiment amoureux, cette éternelle planche de salut. Son lyrisme délicat contribue à coup sûr à valoriser le précieux trésor de notre tradition poétique.

Sur le tronc de tous les arbres de la forêt
De mes ongles je gravai ton nom
Et maintenant
Tous les arbres te connaissent par ton nom.
Avec des griffes de guépards je gravai
Ton nom sur le dos du zèbre et du cerf
Et maintenant
Tous les guépards des montagnes
Tous les cerfs jaunes
Te connaissent par ton nom.

Le chant de la rencontre



C'est bon d'être avec toi
Tes paroles
Sont comme le parfum d'une fleur au cœur des ténèbres
Comme le parfum d'une fleur, tentantes au cœur des ténèbres.

L'odeur de ta robe
Est humide
Comme le parfum de la mer
Comme le vent frais de l'été
Elle apporte le sommeil
Comme l'obscurité.

Parler avec toi
Emporte l'œil de mes rêves
Comme la chaleur de la cheminée et le souffle culminant du feu
Vers le désert des plus lointains souvenirs
- Là où les moineaux se balancent à l'extrémité des épis de blés
Où les fleurs partagent un secret avec les astres.

Ton sourire délicat
Emporte le loup de mon regard
Vers la prairie des plus promptes gazelles
Il emporte l'espérance de mes mains
Vers les plus secrets recoins de ton corps
- cet innocent et bel étendu.
Tu es comme la mer
- attristante et fière
Comme la vaste mer de Bouchehr,
Pleine de libres bateaux errants.

Tu es comme un bateau plein d'hommes
Comme la plage pleine de chants
Comme Dachtestân
Vaste et ouvert.

Tu es fragile
Comme la broderie d'une fille amoureuse
-qui coud les plus jolies fleurs
Sur le coussin de son amant.

C'est bon d'être avec toi
Tu es le phare, moi la nuit,
Lisant paisiblement à ta lumière, le livre de ton cœur
Et celui de mon cœur composé des lignes de ton corps.
Je chante joyeusement à tes côtés, la chanson des printemps
Je pleure et je chante.

C'est bon d'être avec toi
Tu es belle comme toi,
Comme toi-même
Comme quand tu parles
Comme quand tu rentres à la maison
Comme le reflet d'un arbre sur l'eau
Sur la maison
Tu pousses alors dans mes yeux en attente.

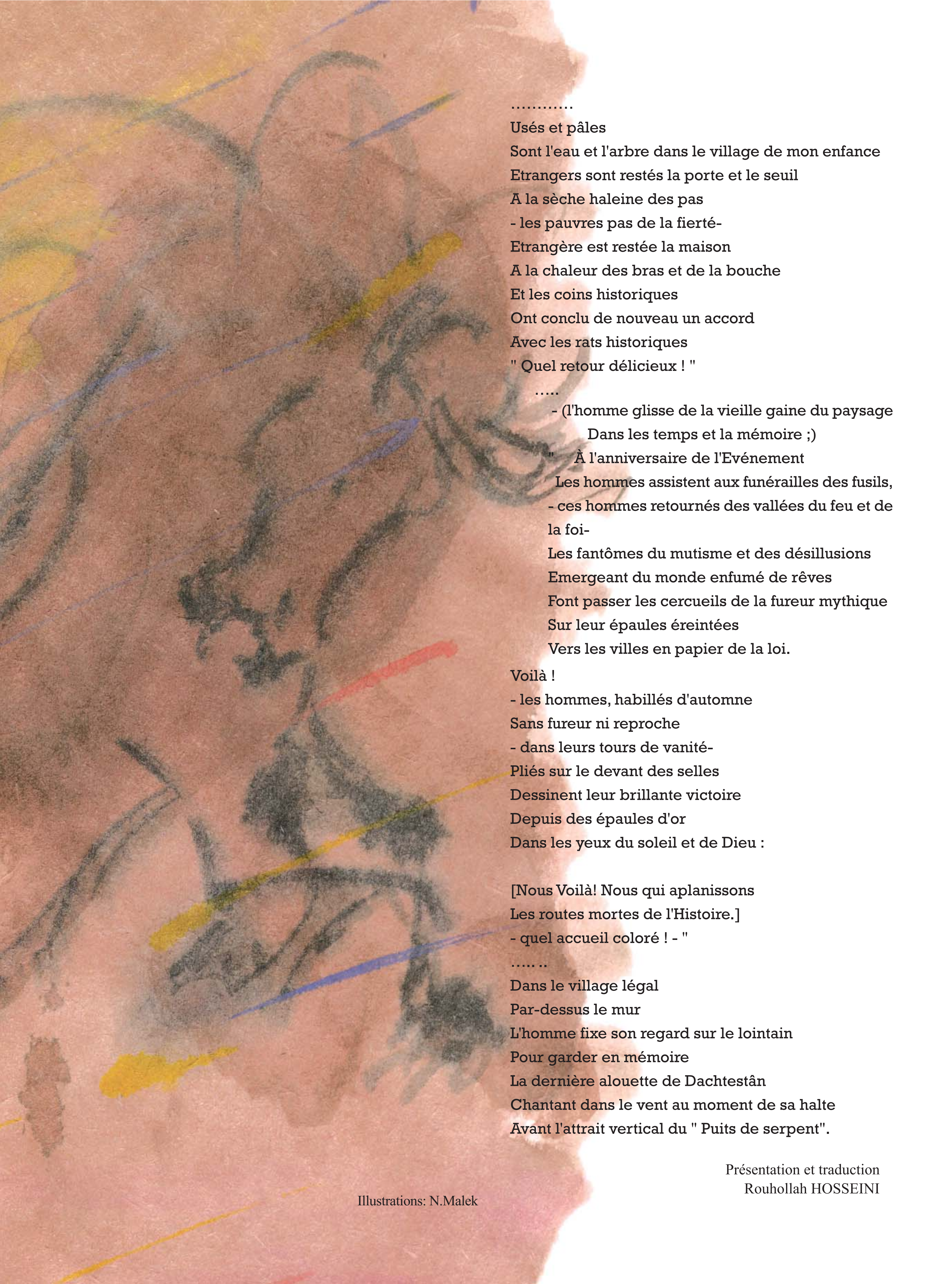
Jusqu'à la dernière alouette

Pâle
Pâle et usé est le temps
Pâle et usé est l'espace
Pâle et usée est la Terre
Et les maisons et le vent
Et les choses et la poussière

Toute mon enfance est usée et pâle
Ces petites eaux qui manquent d'onde
Ces eaux manquant de poissons
- manquant de lune-
Elles ont des sources dans le vent
Des sources dans l'illusion
- dans leur soif-
Ces champs pliés dans le passage du vent et du temps
Ces hommes pliés sur la courbe du champ
Ces serpes affamées
- avec leur dents crasseuses-
Qui fauchent le vent
Qui fauchent les vertes et sèches brassées de vie…
…….
Ces chevaux maigres et malades
Qui fixent à l'horizon
Les lointains de l'oubli
- à l'ombre de leurs tristes paupières
et de leurs cils secs et poussiéreux-
…….
(Le jeune homme tint la bride haute à son cheval
Rendit le pied ferme à l'étrier
Et par-dessus ce mur détruit
Fouilla toute cette cour vide
Du regard poussiéreux) :

" Qu'elle est vide et muette !
- quel accueil chaleurex !
On dirait un rêve de monstre de Dachtestân
Ce sanglot muet de toujours, dans le volume creux du vent
Cette plaie massive sur le cadavre pourri de l'espace !:

Cette hutte fut longtemps
Le chanteur vif de cette région.
Cette hutte fut longtemps
La source des contes et des étonnements.
…….
- le jour où nous posâmes pied à terre
Tout près d'arrivistes chevaliers
- des villes de loi en papier
Des hommes habillés d'automne
(Crucifiés par leurs étoiles de terre)
Des jardins de sang en papier
Des chevaliers chaussés de cuir
Des champs de la vanité certaine…
………
Depuis que nous posâmes pied à terre
Le guépard du Zagros a cessé de rugir
Le vieux rempart édenté s'est brisé
- accablé de honte-
Dans la fente de la plaie sur son cou
Et les lions des tapis de Farâshband
Se transformèrent en de bons chats de compagnie
Le jour où nous posâmes pied à terre. .. "



…………
Usés et pâles
Sont l'eau et l'arbre dans le village de mon enfance
Etrangers sont restés la porte et le seuil
A la sèche haleine des pas
- les pauvres pas de la fierté-
Etrangère est restée la maison
A la chaleur des bras et de la bouche
Et les coins historiques
Ont conclu de nouveau un accord
Avec les rats historiques
" Quel retour délicieux ! "
…..
- (l'homme glisse de la vieille gaine du paysage
Dans les temps et la mémoire ;)
" À l'anniversaire de l'Evénement
Les hommes assistent aux funérailles des fusils,
- ces hommes retournés des vallées du feu et de la foi-
Les fantômes du mutisme et des désillusions
Emergeant du monde enfumé de rêves
Font passer les cercueils de la fureur mythique
Sur leur épaules éreintées
Vers les villes en papier de la loi.

Voilà !
- les hommes, habillés d'automne
Sans fureur ni reproche
- dans leurs tours de vanité-
Pliés sur le devant des selles
Dessinent leur brillante victoire
Depuis des épaules d'or
Dans les yeux du soleil et de Dieu :

[Nous Voilà! Nous qui aplanissons
Les routes mortes de l'Histoire.]
- quel accueil coloré ! - "
…… ..
Dans le village légal
Par-dessus le mur
L'homme fixe son regard sur le lointain
Pour garder en mémoire
La dernière alouette de Dachtestân
Chantant dans le vent au moment de sa halte
Avant l'attrait vertical du " Puits de serpent".

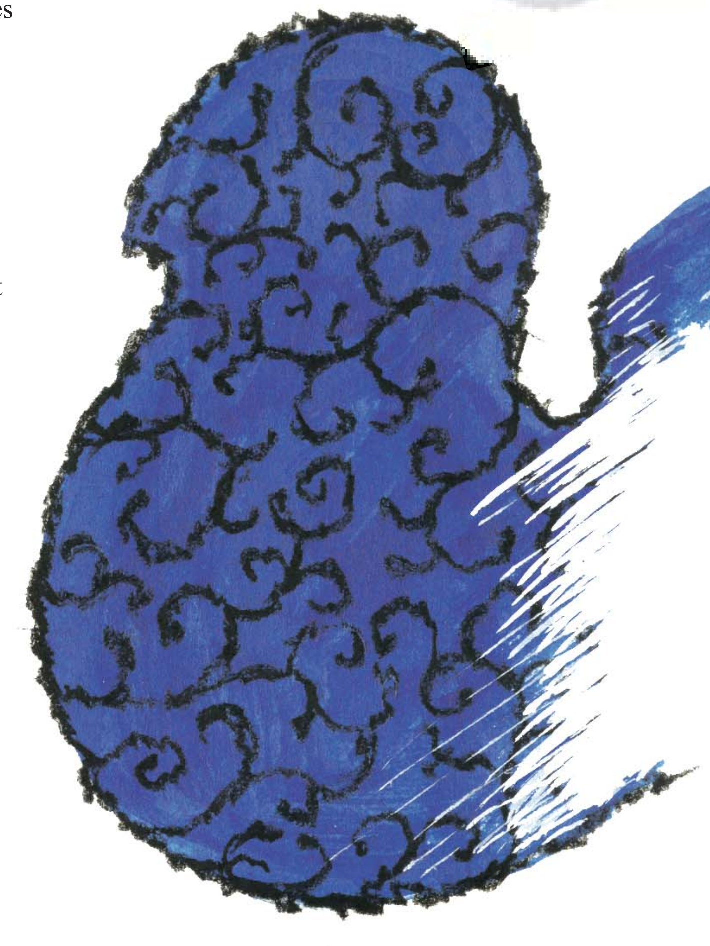
Présentation et traduction
Rouhollah HOSSEINI

Illustrations: N.Malek

L'enfant de l'autre

Eh bien, que pouvais-je y faire? Mon mari ne voulait pas de moi avec un enfant qui n'était pas le sien. C'était celui de mon ex-mari qui n'a pas voulu en prendre la charge et qui nous a abandonné tous les deux. Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place? Il fallait bien que je vive. Qu'allais-je devenir, si lui aussi venait à me quitter? J'étais obligée de me débarrasser d'une manière ou d'une autre de cet enfant. Une femme comme moi, qui ne connaissait pas grand-chose au monde, ne voyait rien d'autre à faire que de se débarrasser de son bébé. C'est la seule chose qui me venait à l'idée, m'en débarrasser, mais où et comment, ça, je l'ignorais! Je savais que je pouvais l'emmener à l'orphelinat, mais qu'est-ce qui me disait qu'il l'accepterait d'abord? Dieu sait ce qui pouvait m'y attendre. Comment être sûre qu'on ne m'aurait pas traitée de tous les noms et qu'on ne m'aurait pas accablée des pires injures qui existent. Comment? Je ne voulais pas que ça se termine ainsi.

L'après-midi du même jour, quand je suis rentrée du travail, j'ai raconté à ma mère et aux voisines ce que j'avais fait. Je ne sais pas laquelle d'entre elles, a dit: "Mais franchement! Tu aurais comme même pu l'emmener à l'orphelinat…" Je ne me souviens plus de tous les noms d'établissements où on pouvait placer les enfants, qu'elle m'a cités, je me souviens simplement de ma mère qui lui coupa la parole : "Eh! Tu crois quoi? Que c'est la belle vie là-dedans?" C'est vrai que placer l'enfant dans un orphelinat était la première chose à laquelle j'avais pensé, mais lorsque cette femme me fit le reproche, tout s'est chamboulé dans ma tête et une peur effroyable a envahi mon esprit. Je me suis dit : ça ne coûtait rien d'essayer et j'ai dit à ma mère: "J'aurais dû l'y emmener, elle a raison". Mais pauvre de moi, je n'y connaissais rien, je ne savais pas s'ils allaient l'accepter ou non. De toute façon il était trop tard maintenant. Les paroles de la voisine se mirent à raisonner dans ma tête, c'est comme si tout le malheur du monde était en moi. Et c'est là que tous les faits et gestes de mon enfant chéri resurgirent dans ma pensée. N'en pouvant plus je fondis en larmes devant tout le monde. C'est là que j'entendis quelqu'un dire : " Et elle pleure en plus ! Elle devrait plutôt avoir honte". Cette fois encore ma mère vint à mon secours et me réconforta comme savent si bien le faire les mères. Et elle finit par m'apaiser. Elle avait raison après tout, je n'étais alors qu'une jeune femme et pourquoi devais-je me morfondre pour un enfant. Et surtout si celui-ci est devenu un obstacle à ma vie de couple? A mon âge je peux encore mettre au monde trois ou quatre enfants. C'est vrai que celui-ci était mon premier né et que je n'aurais jamais dû agir comme ça, mais bon, il

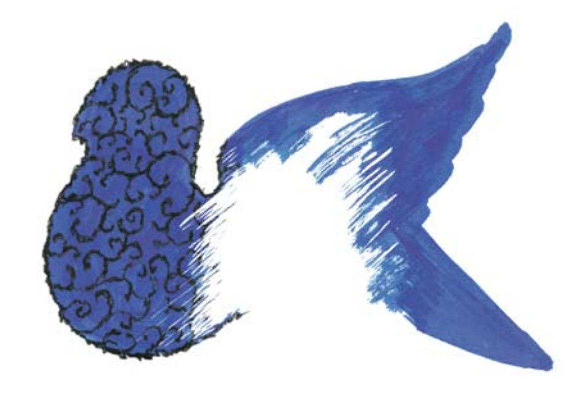


était trop tard maintenant pour me plaindre. Il fallait donc que j'arrête de me prendre la tête. Mais oui, après tout c'est mon mari qui avait insisté pour que je le fasse et il avait raison dans un sens. Il ne voulait pas nourrir le bâtard d'un autre. Maintenant que j'y pense je vois qu'il a raison. Moi-même, je ne pourrais jamais aimer les enfants de mon mari comme mes propres enfants. Ne seraient-ils pas un fardeau? Des bouches de plus à nourrir? Donc il n'a pas tort s'il ne veut pas élever mon enfant, ou plutôt celui d'un enfoiré, comme il dit!

Pendant les deux seuls jours que j'ai passé chez lui, la discussion n'a fait que tourner autour de l'enfant. La nuit dernière nous avons longuement parlé. Enfin pas vraiment parlé. Lui a parlé et moi j'ai écouté. J'ai fini par dire : "Que veux tu que je fasse?". Il ne m'a pas répondu. Après un temps de réflexion, il a répondu " Qu'est-ce que j'en sais moi! Fais comme tu veux, en tout cas je ne veux plus voir sa face". Et rien d'autre. Il partit et ce soir là, il ne m'a pas rejoint, manière de montrer qu'il était en rogne contre moi. Et dire que c'était la troisième nuit, après notre mariage et qu'on s'était déjà brouillé. Je savais bien qu'il cherchait la petite bête pour que je me débarrasse plus facilement de mon enfant. Le matin avant de quitter la maison il se tourna vers moi et dit sur un ton à couper le souffle : "Que je ne retrouve plus ce môme ici à mon retour". C'est cette phrase qui me décida et maintenant que j'y pense, je me demande comment j'ai pu faire. C'était plus fort que moi et il fallait que le fasse. Après son départ, j'ai mis mon tchador, pris l'enfant par la main et je suis sortie de la maison. Mon bébé avait presque trois ans et il arrivait à marcher tout seul. Le pire dans tout ça, c'est que j'avais passé trois ans à l'élever, trois années difficiles et c'est ça qui m'embêtait le plus. Le laisser maintenant que le plus dur était passé. Il n'avait plus besoin que je reste éveillée toute la nuit! Et oui, le plus difficile était passé. Mais il fallait que je le fasse. Je le suivi pas à pas jusqu'à la station de taxi. Je lui avait mis ses chaussures et ses plus beaux vêtements, un ensemble bleu ciel que son père lui avait acheté avant notre séparation. Pendant que je l'habillais une petite voix me disait: "Mais pourquoi l'habilles-tu avec ces belles fringues", mais je n'ai pas pu résister; et puis après tout, à quoi allaient-elles me servir? Tant pis pour la gueule de mon



mari! Si je venais à avoir un autre enfant, eh bien qu'il lui en achète d'autres. Je l'ai donc habillé et coiffé. Il était beau comme un Dieu. D'une main je le tenais et de l'autre je tenais mon tchador sur ma hanche et on avançait ainsi à petits pas. Je n'avais plus à l'injurier en lui demandant de marcher plus vite. Cette fois, c'était la dernière fois que je lui tenais la main. A deux ou trois reprises il réclama des friandises que je lui promis d'acheter une fois qu'on serait monté en voiture. Je me souviens, ce jour là, tout comme à chacune de nos sorties, il n'arrêtait pas de me poser des questions. Un peu plus loin un cheval s'était coincé la jambe dans une fosse et une foule s'était formée autour de l'animal. Il exigea que je le soulève, pour qu'il puisse voir la scène. Je le pris donc dans mes bras et là, il put voir "le bras en sang" du cheval. Quand je l'ai reposé à terre, il m'a dit d'un air triste : " Maman, il s'est fait bobo à la main le cheval?", "Oui mon chéri, lui dis-je, il a désobéît à sa maman et il s'est fait bobo". Nous avons continué notre chemin aussi lentement que possible jusqu'à la station. C'était l'heure de pointe et toutes les voitures étaient pleines. J'ai peut-être dû attendre une bonne demi-heure avant de trouver une place. L'enfant commençait à s'impatienter et moi aussi. Je commençais à en avoir marre, tellement il posait des questions. Il répéta plusieurs fois : "Alors maman, qu'est-ce qui s'passe?" pourquoi, elle n'arrive pas la voiture? Tu m'achètes des bonbons?". "Elle va arriver. Attends encore un peu", lui dis-je. Enfin nous sommes montés dans une des voitures de la ligne 7 qui conduisait à la place Shah. Sur la route, il me demanda : "Où est-ce qu'on va maman?", sans trop comprendre pourquoi, je lui répondit : "On va voir papa". Il me fixa du regard pendant un instant et demanda :" Quel papa?". Je n'en pouvais vraiment plus, mes nerfs commençaient à lâcher, je lui dit: "Si tu continues à parler tout le temps tu n'auras pas de bonbon ! Je t'aurai prévenu!". Maintenant que j'y repense ça me fait de la peine. C'est toujours ces trucs là qui nous blessent le plus. Comment ai-je pu briser ce petit cœur? Je m'étais pourtant juré de ne pas perdre mon sang froid jusqu'à la dernière minute. De ne pas le frapper, de ne pas le gronder, d'être gentille quoi! Mais maintenant je regrette. Qu'est-ce qui m'a pris? Pourquoi lui ai-je interdit de parler. Le pauvre, il est resté silencieux jusqu'à la fin. Il a finit par sourire aux grimaces du conducteur et de temps en temps il se retournait vers moi, pour voir ma réaction. Mais moi je prêtais attention ni à l'un ni à l'autre. Place Shah, nous descendîmes, et lui, il riait toujours. La place était bondée et il y avait beaucoup de bus. J'avais très peur. Nous avons marché un temps, plus d'une demie heure, je crois bien. La plupart des bus étaient repartis. Nous nous sommes rapprochés de la place, j'ai sorti une pièce de 10 Shahi (monnaie ancienne de l'Iran à l'époque Pahlavi) de ma poche et la lui ai donné. Le pauvre, il se demandait pourquoi. Et me regardait avec des yeux ronds, qui en disaient long. Il n'avait pas encore la notion de l'argent. Comment lui faire comprendre? De l'autre côté de la place un vendeur de pépites criait à tue-tête. Le montrant du doigt je lui dit : "Tiens tu vois là-bas va t'acheter des friandises, tout seul, comme un grand! Tu sais le faire?" Il jeta d'abord un regard curieux à la pièce puis me dit : "Maman; toi, viens avec moi!". "Non moi je reste là pour voir si tu peux le faire tout seul ou pas, Vas-y je te regarde". Encore une fois il regarda la pièce. Il hésitait. Il n'avait encore jamais rien acheté. Je ne lui avais jamais appris une telle chose. Il continuait à me regarder droit dans les yeux. Quel regard! A cet instant précis une peur bleue m'a prise. Je me sentais vraiment mal. J'ai failli tout laisser tomber. Je ne me suis jamais sentie aussi mal, depuis l'instant où l'enfant est parti et que moi j'ai lâchement fui. C'était vraiment difficile, je n'arrive pas à effacer ce dernier regard foudroyant de ma mémoire. Le pauvre, il ne savait pas trop quoi faire et on aurait dit qu'il avait encore quelque chose à me demander. Je ne sais vraiment pas comment j'ai pu me contrôler. Une fois de plus je lui ai montré le vendeur de pépites et j'ai dit : "Mais vas-y, n'ai pas peur. Tu donnes l'argent au monsieur et tu lui dis je veux des pépites et c'est tout, vas-y!" Il regarda le vendeur de pépites et comme à chaque fois qu'il boudait et qu'il avait envie de pleurer, me dit: "Maman, je ne veux pas de pépites, je veux des raisins secs". J'allais craquer. S'il



avait attendu rien qu'un peu, s'il avait versé ne serait-ce que quelques larmes, j'aurai tout laissé tomber. Mais il n'a pas pleuré. J'étais vraiment sur les nerfs. Je n'en pouvais plus, j'ai crié :"Il a aussi des raisins secs, vas-y je te dis!". J'ai mis la main derrière son dos et l'ai poussé en avant: "Allez!". La rue était presque déserte, il n'y avait heureusement pas de bus ou de calèches qui auraient pu renverser mon petit. Il n'avait pas fait quelques pas qu'il est revenu vers moi, en me disant: "Maman, il a aussi des raisins secs?". "Mais oui, mon chéri, dis-lui, je voudrais des raisins secs pour 10 Shahi". Et il est reparti. Arrivé au milieu de la rue, le klaxon d'une voiture me fit froid dans le dos. Sans trop savoir pourquoi je me suis lancée au milieu de la rue, pris l'enfant dans mes bras et me suis dissimulée dans la foule. Je haletais, chaque parcelle de mon corps avait sa goutte de sueur. "Qu'est-ce qu'il y a maman?". "Rien chéri. La rue c'est trop dangereux, tu as failli te faire renverser." A peine j'avais fini ma phrase, qu'une envie folle de pleurer m'a prise. "C'est pas grave, maman, pose-moi par terre, cette fois j'irai vite, comme ça la voiture, eh ben, elle m'écrasera pas!". S'il n'avait pas dit cela, j'aurai complètement oublié la raison pour laquelle j'étais venue ici. Mes larmes n'avaient pas encore séché que je me souvins de mon mari et de ses menaces. C'était décidé, j'ai embrassé le petit. C'était le dernier baiser que je déposais sur son visage angélique. Je lui ai dit à l'oreille: "Traverse la rue rapidement, y a des voitures". Cette fois encore, il n'y avait pas trop de circulation et l'enfant traversa rapidement. Il doublait ses petits pas afin d'aller plus vite et à plusieurs reprises j'eus peur que ses pieds s'emmêlent et qu'il finisse par tomber. Une fois de l'autre côté, il se retourna et me regarda. J'avais retroussé les ourlets de mon tchador et étais prête à partir. Dès qu'il s'est retourné, j'étais comme pétrifiée. C'est vrai que je ne voulais pas qu'il comprenne que je voulais m'enfuir, mais ce n'était point là, la raison de ma crainte. J'étais comme un voleur qu'on arrêtait en flagrant délit. J'étais choquée, incapable de faire le moindre mouvement. Exactement comme la fois où je fouillais dans la poche de mon ancien mari, et qu'il est arrivé à l'improviste. Je baignais dans la sueur. J'ai baissé la tête et lorsque par mille efforts j'ai réussi à la relever, je vis mon enfant avancer. Il n'était plus qu'à quelques pas du vendeur de pépites. Voilà, c'était fait. L'enfant était arrivé saint et sauf de l'autre côté de la rue. Dès lors j'avais achevé ma tache et c'était comme si je n'avais jamais eu d'enfant. La dernière fois que j'ai regardé mon enfant, c'était comme si je regardais celui des autres. Je le contemplais tout comme on contemple les enfants des autres et qu'on prend plaisir à observer leurs enfantillages. J'ai donc savouré cet instant. J'ai regardé faire l'enfant de l'autre et me suis faufilée dans la foule. Mais soudain je fus prise de panique, j'ai senti que mes pas se dérobaient. Et si quelqu'un m'avait vu faire? Cette idée me fit tellement peur que j'ai doublé mes pas. Je courrais presque. Deux rues plus loin, je comptais m'enfuir à toutes jambes par les ruelles alentours. J'étais plongée dans ces idées qu'un taxi freina juste quelques mètres derrière moi. Les frissons envahirent tout mon corps, comme si j'allais être démasquée. Je me suis dit, c'est sûrement l'agent qui m'a vu faire. Il a sauté dans le premier taxi et s'est lancé à ma poursuite et dans un instant il va m'attraper par la main. Je ne sais pas où j'ai trouvé le courage, mais je me suis retourné et là… rien du tout. Les passagers avaient payé leurs courses et quittaient le véhicule. Ouf ! Sans trop réfléchir je suis monté dans le taxi et claqué la portière. Ce qui fit râler le chauffeur qui finit par démarrer. Dans la hâte j'avais laissé un bout de mon chador à l'extérieur. J'ai attendu pour qu'on s'éloigne un peu et une fois rassurée, j'ai ouvert doucement la portière et ramassé mon chador. Je me suis écroulée contre le siège arrière du taxi en soupirant. Enfin je respirais! Sauf que le soir, je n'ai pas pu convaincre mon mari de me payer l'argent que j'avais dépensé pour le taxi.

Jalal ALE AHMAD
Traduit du persan par
Helena ANGUIZI

REDACTION ET ADMINISTRATION
Tchahar-rah Vezarate Djang
Téléphone: No 388
Adresse télégraphique:
TEJOUR-TEHERAN
Le numéro: 0,50 rial

LE JOURNAL DE TEHERAN

ABONNEMENTS
IRAN — ETRANGER
1 an 100 rials — 140 rials
6 mois 50 » — 70 »
3 mois 30 » — 40 »
PUBLICITES
2e page 4 rials
3e » 3 »
4e » 2 »
Petites annonces: 0,50 rial la ligne
Parait les lundis, les mercredis et les vendredis

Le plus fort tirage des journaux en langue étrangère publiés en Iran

L'Art Iranien
dans les armes anciennes

Ce n'est pas dans les quelques lignes qui vont suivre que nous avons la prétention de fixer les développements si divers de l'histoire des armes orientales. Tout, d'ailleurs, reste à peu près à faire dans ce domaine immense des armes en général, où l'emploi des formes et les décors sont autant de questions infiniment complexes.

Peut-on distinguer- se demande M. G. Migeon-les armes qui furent fabriquées au Caire de celles qui furent faites en Syrie ou en Perse? Pour les Mamlouks, Damas était une capitale au même titre que le Caire, et la renommée des armes de Damas, célébrées par tous les historiens, est arrivée jusqu'à nous.

D'ailleurs le terme générique qui dans tout l'Orient servit à désigner la lame; n'est-il pas le mot DAMAS, synonyme d'acier de qualité supérieure? C'est à la qualité de l'acier; que les Orientaux se sont attachés avant tout. La monture n'y venait s'ajouter qu'après coup, si bien qu'on rencontre une quantité de lames de trempe généralement syrienne ou persane, que des amateurs se repassèrent de génération en génération, en y faisant adapter selon leurs nationalités, des poignées de l'Asie centrale ou de l'Inde. C'est ainsi qu'à l'Arméria de Turin l'épée du duc Emmanuel Philibert (milieu de XVIème siècle) porte une superbe lame de Damas avec inscription damasquinée en or, et qu'une des belles épées du Musée d'Artillerie de Paris a une magnifique lame courbe remontée au XVIIème siècle avec une poignée allemande.

Il semblerait, d'après l'examen comparatif des lames qu'à pu faire un amateur aussi attentif que M.Buttin, que les Damas, qui sont un mélange de fer et d'acier, SONT LE PLUS SOUVENT FONDUS EN IRAN, et que dans l'Inde, s'ils ont été moirés par la fusion, ils furent frisés par le martelage. Il est vraisemblable aussi que, dans les provinces orientales de l'Iran, des lames d'épées aient été damasquinées d'or ou d'argent sous des influences mongoles encore pénétrées d'éléments chinois, tels que dragons et phénix.

En Iran, le goût des belles armes, avait déterminé une fabrication très florissante. Il n'est peut-être pas impossible d'identifier les armes qui furent particulières aux dynasties les

plus anciennes antérieurement à celle des Séfévides, grâce à l'étude très attentive des miniatures des écoles mongoles, où l'on trouve assez souvent dans des Chah Nameh, des guerriers coiffés de casques assez bas, incrustés de rinceaux et d'inscriptions d'argent, analogues au casque du Musée Friedrich de Berlin.

On peut considérer comme PERSANS, ces casques coniques, de forme allongée et à pointes, portant un décor incrusté d'inscriptions assez fines dans des médaillons, dispositions qu'on ne retrouve pas dans les casques syriens ou turcs avec leurs hautes frises circulaires d'inscriptions incrustées plutôt en traits larges.

Le Musée d'Istanbul a un magnifique casque au nom gravé en or dans des cartouches de Chah Tahmasp (1523-1575) avec la signature de l'armurier Ibrahim fils de Mohammad Reza.

La collection Henderson a enrichi le Musée Britannique de deux armes capitales qui ont appartenues à Chah Abbas: C'est le casque avec son nasal et son couvre-nuque en maillons serrés.

Il est incrusté d'inscription en or, et ciselé en relief de superbes arabesques. En dehors de vers du BOSTAN de SAADI et de citations d'autres poètes, on peut y lire une date; "terminé en l'année 1035 (1625). Bénie soit la tête qui porte ce casque". Ce casque magnifique, et si précieux, est accompagné de deux gardes - bras damasquinés également et décorés d'arabesques ciselées et portant la même date de 1035, ainsi que des versets de poèmes iraniens.

Un sabre du Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale qui est d'une grande finesse de grain et d'une superbe trempe, porte une inscription intéressante: "Fait par Asad Allah d'Ispahan. C'aurait été un fameux armurier de Chah Abbas.

En Iran, les formes des armes blanches sont relativement simples surtout si on les compare aux formes multiples des armes blanches de l'Inde.

Les types se résument a peu près à trois: le sabre "persan", courbe à poignée dont le pommeau se recourbe en crosse de pistolet et qui est muni de quillons, puis le couteau poignard à lame droite et le poignard courbe dont la poignée est généralement d'os ou d'ivoire.

Nous citerons pour terminer comme très beau sabre de ce genre celui qui a été légué au Musée du Louvre par M. G. Marteau et qui porte en inscriptions incrustées d'or: "Serviteur du Roi de l'Amitié Abbas" et le nom d'Asad Allah d'Ispahan, le célèbre armurier déjà nommé.

Journal de Téhéran
29 Avril 1936, 9 Ordibehesht 1315

Boîte à textes

Le Juste Milieu

Nous sommes faits d'argile, et semblables aux étoiles!
Dans une mer bleue, nous tentons d'aborder à la rive.
Notre existence et notre inexistence dépendent d'une flamme de vie,
C'est la force du Soi qui fait de nous des étincelles vivantes.
Eqbal LAHOURI

Il y a des lois, des principes moraux qui régissent la vie sur terre et entre les êtres humains. Ceux-ci sont apparus en même temps que l'homme sur cette planète, du fait de son mode de vie en famille, en groupe, en tribu, … ou en société. Et c'est par l'intermédiaire des envoyés de Dieu et de leur message qu'ils ont été apportés et ont permis à l'homme de mettre en place un certain mode de vie, en harmonie avec ses besoins à la fois matériels et spirituels.

L'homme est en effet le seul être vivant possédant un corps et une âme, il doit donc pourvoir aux besoins de ces deux pôles complémentaires -mais si différents-. Notre corps correspond à notre aspect terrestre et naturel tandis que notre âme et notre esprit résultent du "Souffle de vie", don de Dieu aux humains. Notre corps par ses instincts provenant de l'aspect animal de nous-même est indispensable pour la poursuite d'une vie terrestre naturelle. Tandis que notre intelligence et notre conscience nous permettent de réfléchir, de faire des choix, de construire notre vie et caractérisent ainsi les capacités et les facultés humaines.

"Qui a créé toute chose le plus parfaitement? Et Il a commencé la création de l'homme… puis Il lui donna sa forme parfaite et lui insuffla Son Esprit. Et Il vous a assigné l'ouïe, la vue et le cœur et l'esprit. Peu sont reconnaissants."[1]

Si l'homme ne s'occupe que de son corps, il mènera une vie sans but, dans un égoïsme sans retenue,… Son âme dépérira alors à ses dépends.

Si au contraire, il pousse l'excès à ne s'occuper que de son âme, il n'aura plus l'esprit social, ne s'efforcera plus pour améliorer ses conditions de vie.

Malheureusement de nos jours nous voyons que l'homme recherche toujours cette harmonie entre le corps et l'âme mais parfois par d'autres voies que celles conseillées par la religion. Il pense se servir de sa liberté de choix et être capable de trouver lui-même son bonheur de cette manière. Alors que c'est bien là la raison de toutes les déviations et dépravations des mœurs que nous observons aujourd'hui.

Il a oublié ou s'est détourné de Dieu qui l'a créé. Qui nous connaît mieux que nous? Si ce n'est notre Créateur qui ne désire que notre bonheur:

"Nous avons effectivement créé l'homme et Nous savons ce que son âme lui suggère. Et Nous sommes plus près de lui que sa veine jugulaire."[2]

C'est en effet le respect des règles morales, la prière, le jeûne et les autres actes d'adoration qui aident les hommes

à maintenir le lien avec leur Créateur Tout Puissant et à contrôler leurs pulsions et leurs sentiments, pour leur permettre de s'améliorer de jour en jour et d'atteindre cet équilibre et cette sérénité tant désirés!

"…Il guide vers Lui celui qui se repent, ceux qui ont cru et dont les cœurs se tranquillisent à l'évocation de Dieu. N'est-ce point par l'évocation de Dieu que se tranquillisent les cœurs?"[3]

Ailleurs encore, les personnes ne s'occupant que du côté matériel de leur nature sont comparés dans le Coran, au bétail:

"…Ils possèdent des cœurs avec lesquels ils ne comprennent pas, et ont des yeux avec lesquels ils ne voient pas et ont des oreilles avec lesquelles ils n'entendent pas. Ceux-là sont semblables au bétail et même pire que lui. Ceux-là sont les négligents."[4]

Dans un des discours de l'Imam Ali (que le salut de Dieu soit sur lui), nous trouvons également la comparaison suivante:

"Son visage est un visage humain mais son cœur est un cœur animal. Il ne reconnait ni la porte de la voie droite afin de la suivre, ni la porte de l'aveuglement afin de s'en détourner. Il est tel un mort vivant." (6)

Certains dépassent même ce stade pour être désignés par le Coran comme des êtres semblables à la matière et la pierre:

"Puis en dépit de tout cela, vos cœurs se sont endurcis; ils sont devenus comme des pierres ou même plus durs encore; car il y a des pierres d'où jaillissent les ruisseaux, d'autres se fendent pour qu'en surgisse l'eau, d'autres s'affaissent par crainte de Dieu. Et Dieu n'est certainement jamais inattentif à ce que vous faites."[6]

Par contre d'autres personnes essayent de s'élever, de s'améliorer et de se rapprocher du modèle de l'homme parfait. Elles sont attentives à leurs capacités humaines et les cultivent donc; ainsi qu'à leurs devoirs humains en s'efforçant d'utiliser leurs facultés intellectuelles et humaines pour améliorer leur vie et celle des autres.

Chacun a un rôle spécifique à jouer dans ce monde pour qu'existe une harmonie universelle.

En effet, l'homme est le seul être capable d'influencer son environnement, soit vers une amélioration soit au contraire vers la perte ou la destruction. Ceux qui sont en harmonie avec eux-mêmes et de "vrais êtres humains" serviteurs de leur Créateur, essayent de mener un mode de vie correct en accord avec leur croyance et désirent se rendre utiles autour d'eux, pour leurs proches, la société, leur pays, leur religion… Et ils le sont sûrement. Les bonnes habitudes, pensées, paroles, relations influencent sans aucun doute les autres et peuvent donc se transmettre par la même occasion. Comme l'inverse peut se produire, avec les personnes qui n'ont pas pu atteindre un bon équilibre et ont en fait un problème avec leur "moi"; leurs problèmes psychiques, moraux ou comportementaux peuvent être transmis à d'autres personnes influençables, simples, inconscientes ou instables. Ce qui est un danger permanent pour les familles et la société.

Le Coran parle de la manière suivante des personnes de ces deux groupes:

"Celui qui aura mécru subira (les conséquences de) son infidélité. Et quiconque aura œuvré en bien…C'est pour eux-mêmes qu'ils préparent (leur avenir), afin qu'Il récompense par Sa grâce ceux qui croient et accomplissent les bonnes œuvres. En vérité Il n'aime pas les infidèles."[7]

A l'autre extrême, parmi les personnes, partant à la recherche du bonheur et d'une harmonie; certaines décident d'abandonner leur vie en société et recherchent une vie méditative ou oisive. Nous voyons aujourd'hui combien de sectes et de nouveaux "dieux" ont su profiter de l'occasion et se servir de ces personnes, à la recherche d'autre chose (que cette vie matérielle) pour atteindre leurs mesquins desseins.

La voie du juste milieu est certes, la meilleure comme l'a dit le Saint Prophète de L'Islam (Que la paix de Dieu soit sur Lui et les saints membres de Sa famille):

"Il existe une voie entre l'outrance et la négligence; et la meilleure des voies est le juste milieu"[8]; un comportement qui prend à la fois en considération notre vie matérielle et spirituelle.

Véronique DOUSTI

1-Coran, Sourate 32, verset 7et 9.
2-Coran, Sourate 50, verset 16.
3-Coran, Sourate 13, verset 27-28.
4-Coran, Sourate 7, verset 179.
5-Nahdj-ol-Balâgha, discours 87.
6-Coran, Sourate 2, verset 74.
7-Coran, Sourate 30, verset 44-45.
8-Nahdj-ol-façâha, 541.

La photo et la fenêtre

Cette année-là, en plein milieu de la seconde guerre mondiale, j'étais allé chez tante Rose lui rendre visite. Elle habitait un petit village aux alentours de Grenoble. Le lendemain de mon arrivée, alors que je me réveillais, elle entra dans ma chambre, habillée de noir. L'horloge sonna six heures. J'eus envie de garder encore le lit, car j'étais arrivé trop tard la veille. Tante Rose se dirigea vers la niche où une lanterne charbonnait. L'ayant tuée, elle se mit à essuyer soyeusement la photo encadrée de son mari. Ce dernier, un soldat de l'armée française, avait été récemment envoyé à la guerre. Excepté ce brave garçon, tous les hommes du village, envoyés à la guerre, étaient tombés en martyre. On voyait sur la photo en question, un jeune soldat en kaki, moustachu, coiffé d'un casque vert et bien droit comme un I. A l'arrière-plan, on aurait pu apercevoir le remue-ménage d'un champ terrible de bataille. A un moment donné, tante Rose frissonna comme si elle avait entendu le vacarme de cette guerre horrible. Quant à moi, je me levai et je m'approchai de la fenêtre qui donnait sur la vallée pittoresque de Borehna. Je voulais voir encore une fois ce paysage impressionnant qui m'avait manqué tant d'années. J'essuyai alors la buée condensée à la vitre et je regardai… Quelle horreur! Il n'y avait plus ni la petite forêt, ni le tapis vert du gazon qui recouvrait le sol, ni les jonquilles fraîches et ni même le soleil. Je n'entendais plus les petites sources chanter. En revanche, il bruinait tristement. Là, au loin, le rempart des montagnes était couvert de brume. Un peu plus proche, la terre était toute blanche… Des tombes de marbre froid, à perte de vue. Celles des martyres de la guerre. Maudite guerre!... Et pour finir, j'aperçus le dernier cyprès de ladite forêt dont on avait scié les autres arbres pour y construire ce cimetière. Pour chaque martyre, un cyprès… Le tronc brun, encore jeune et bien droit, ce cyprès-là avait fièrement levé sa tête verte jusqu'au ciel… Tout à coup, une scie à chaîne éclata de rire… Tante Rose éclata en sanglots!

Mohsen VAGHARI
de Téhéran



Les souvenirs de la pauvre Terre

Je m'appelle Terre
Je suis née hier
Ou peut-être avant hier
Ou des jours en arrière
Mais bon cela ne change rien
De ce que j'ai perdu de bien
J'ai une douleur dans mon coeur
J'ai même perdu ma soeur
Elle s'appelait l'air pur
Elle avait un chagrin dur
Elle s'envolait partout
En partageant tout
Tu connais le pire?
C'est que ces chagrins empirent!!
Quel est le pourquoi?!
Parce que j'avais tout de moi
Et en toi la beauté admirée
Mais je me suis trompée
J'ai abrité l'homme
Je suis son royaume
Je l'ai embrassé
J'ai ouvert mes bras pour le caresser
Non seulement j'ai tout perdu
Mais aussi j'ai disparu
Gare à toi l'homme rebelle

J'ai un chagrin dur
Je vais me tuer je suis sûre
Pour me débarrasser de lui
Je m'enfui mais m'ennuie
Gare a toi l'homme rebelle
Je regrette le passé
De jolis jours effacés
Gare à toi l'homme rebelle
Je me suis sacrifiée pour toi
Je t'ai choisi comme roi
Et toi, en récompense
Tu as voulu mon absence
Gare à toi l'homme rebelle
Alors je te donne une leçon
Il faut respecter les bons
Voilà c'est bien décidé
Cherche-toi une idée
Pour le reste de ta vie
Il faut trouver un abri
Gare à toi l'homme rebelle
Gare à toi l'homme rebelle!!

Nasrine DAFTARTCHI
de Tabriz

Se répéter

Je suis fatiguée du passage des secondes,
Je suis ennuyée par la monotonie et la douleur et la peine.
J'ai trop d'ennui des nuages et de la lune,
J'en ai ras-le-bol de la nuit et du jour.

Mon cœur n'est pas seul, mais il est plein d'amertume, comme la nostalgie d'un exilé.
Je ne parle pas d'aujourd'hui,
Hier c'était pareil,
Les jours et les nuits, c'est toujours la même chanson.

Je ne sais pas pourquoi les étoiles ont disparu et le chant du corbeau n'est pas le signe de la joie.
Je ne sais pas pourquoi le ciel pleure des larmes et le temps de mon cœur est aussi nuageux.

Aujourd'hui s'est passé,
Je suis encore fatiguée de la monotonie, de la peine, de la douleur…

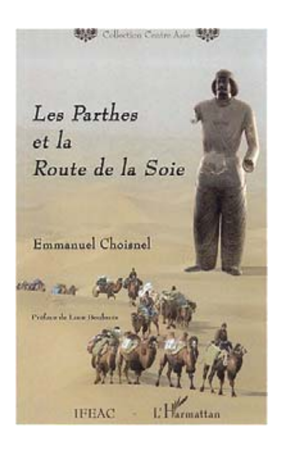
Zahra FALLAH
de Téhéran





Les Parthes et la Route de la soie

par Emmanuel Choisnel



Quel rôle la dynastie iranienne des Parthes arsacides a-t-elle joué dans le développement de la Route de la soie, et dans le contrôle du commerce le long de cette Route ?

La première route continentale de la soie, des portes de la Chine jusqu'à la Syrie et les côtes de la Méditerranée orientale, s'est ouverte vers l'an 100 avant J.-C., après que les Parthes eurent achevé leur conquête de l'Iran, et que les Chinois eurent sécurisé cette route dans le bassin du Tarim. Les itinéraires, tant terrestres que maritimes, de cette Route de la soie se sont ensuite diversifiés, au gré des conflits militaires, notamment entre Romains et Parthes, des stratégies commerciales de contournement de l'Empire parthe, tant de la part de l'Empire romain que de l'Empire kouchan, et des changements climatiques qui se sont produits en Asie centrale au cours des premiers siècles de notre ère.

Emmanuel Choisnel

Polytechnicien, climatologue, Emmanuel Choisnel est passionné par l'histoire de l'Asie centrale et du Moyen-Orient. Il a effectué plusieurs voyages en Asie, notamment au Turkménistan, en Ouzbékistan et en Arménie.

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

ماهنامهٔ رُوو دو تهران

صاحب امتیاز
مؤسسه اطلاعات

مدیر مسئول و سردبیر
محمّد جواد محمدی

دبیر تحریریه
روح الله حسینی

سر ویراستار
اسفندیار اسفندی

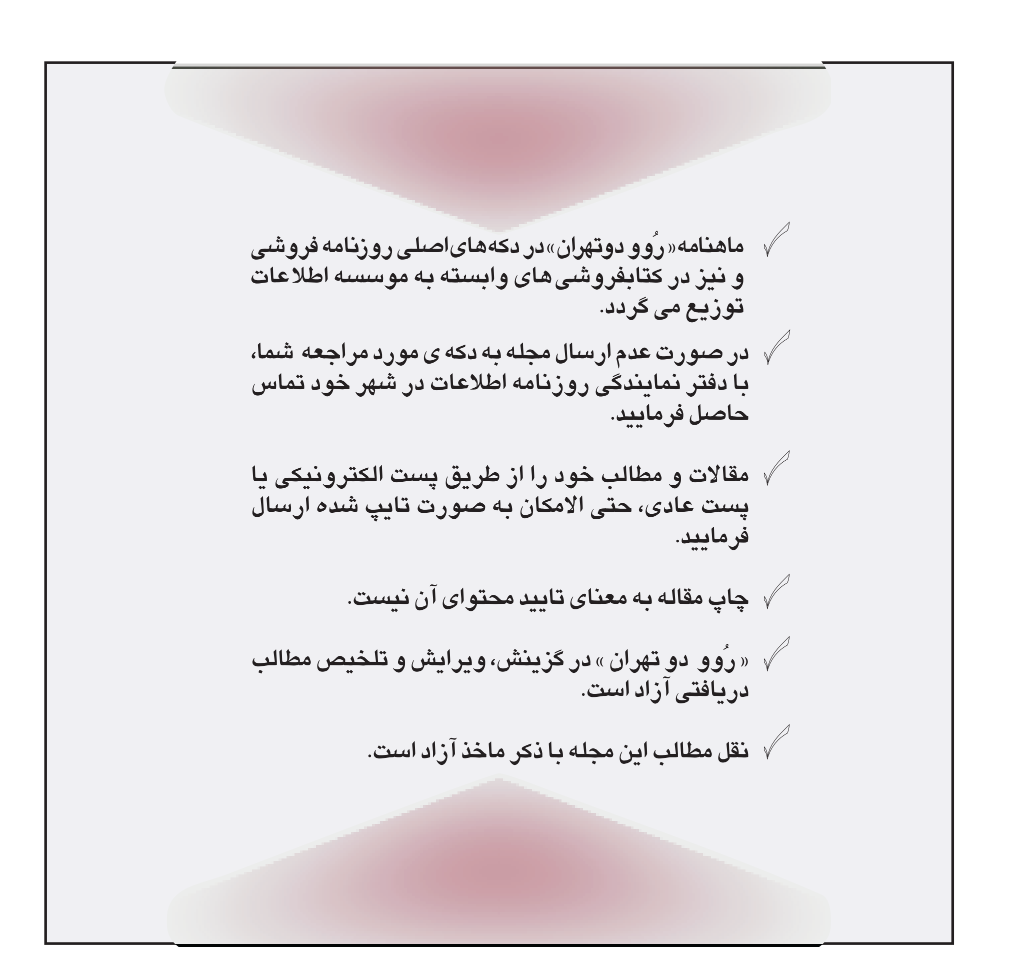
تصحیح
بئاتریس ترهارد

طراحی و صفحه آرایی
نازمریم مالک

صفحه آرا
منیره برهانی

عکاس
مسعود قارداش پور

نشانی: تهران، بلوار میرداماد، خیابان نفت جنوبی،
مؤسسه اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۱۱۹۹
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی rdt@etelaat.ir
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ



- ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

فرم اشتراک ماهنامه « رُوو دو تهران»

Revue de Téhéran

مؤسسه ....

نام .... نام خانوادگی ....

آدرس ....

کدپستی .... صندوق پستی .... تلفن ....

	یک ساله	شش ماهه	سه ماهه
داخل کشور	۷۰/۰۰۰ ریال	۳۵/۰۰۰ ریال	۱۸/۰۰۰ ریال
خارج کشور	۲۰۰/۰۰۰ ریال	۱۰۰/۰۰۰ ریال	۵۰/۰۰۰ ریال

اشتراک یکساله ماهنامه، برای دانشجویان، طلاب و دانش آموزان با احتساب ۳۰درصد تخفیف، به مبلغ ۴۵/۰۰۰ ریال خواهد بود. برای استفاده از تخفیف، ارسال رونوشت کارت تحصیلی معتبر لازم است.

■ حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد بانک تجارت شعبه میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱ (قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت در سراسر کشور) به نام مؤسسه اطلاعات واریز و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، ساختمان مؤسسه اطلاعات، امور مشترکین، نشریه **Revue de Téhéran** ، ارسال نمایید.

■ در صورت عدم دریافت نشریه تا ۱۵ روز پس از انتشار با تلفنهای ۲۹۹۹۳۴۷۱ یا ۲۹۹۹۳۴۷۲ بخش امور مشترکین تماس حاصل فرمایید.

■ اشتراک تلفنی نیز امکان‌پذیر است.



La chaîne internationale SAHAR diffusera ses programmes en langue française tous les jours de 5h à 6:30h GMT et les rediffusera de 22:30h à 12h GMT sur Eutelsat, Hotbird 3, fréquence 12,437 GHz en polarisation horizontale.

Diffusion satellitaire: Nilesat 102, 7.0° W
Fréquence: 11919 MHz
Polarisation: horizontale
Symbol rate: 27500, FEC ¾

Diffusion en direct des émissions sur internet:
live.irib.ir
Téléfax: 009821- 22053602
Téléphone: 009821-22162861

Inauguration du premier musée d'art contemporain palestinien du monde

Inaguration of the first Museum of Palestine
Contemporary Arts in the World
Gincided with the Third Interational Congress of Support of Palestinians Rights

افتتاح اولین موزه هنر معاصر فلسطین در جهان

همزمان با سومین کنگره بین المللی حمایت از حقوق مردم فلسطین







۲۸ فروردین ۱۳۸۵

17 th, April, 2006

۱۷ آبریل ۲۰۰۶ م

تهران / میدان فلسطین / خیابان شهید برادران مظفر / تقاطع خیابان بزرگمهر